N° 538 – Jeudi 16 Février 1939 – 1 fr. 75

DETECTIVE

LA GUERRE DES OMBRES

De nombreux individus arrêtés récemment, mettent une fois de plus la grave question de l'espionnage à l'actualité.

Lire le début du grand reportage de
HUBERT BOUCHET

LA GUERRE DES OMBRES

On ne parle que de tension guerrière, d'effectifs, d'armements, de fortifications. Depuis septembre dernier, nous avons pu lire fréquemment l'arrestation de nombreux espions, non seulement sur les frontières, mais à l'intérieur du territoire. Hier encore...

Toutes les fois que la possibilité d'un conflit armé monte à l'horizon, la recrudescence et l'allant de ces hommes augmentent. Pour des renseignements, difficiles déjà à se procurer en temps normal, les chefs leur demandent un effort nouveau, souvent désespéré.

Ils obéissent... et se font prendre la plupart du temps, car, à leur audace grandie s'oppose la vigilance accrue de nos agents du service d'auto-défense.

Il nous a semblé opportun de traiter cette question de l'espionnage pour nos lecteurs. Tout ce qui touche à la Défense nationale étant strictement secret et toute divulgation risquant de nuire aux précautions prises contre les espions par nos services spécialisés, nous avons changé les noms des personnages et le lieu où se déroule l'action n'est pas exactement le lieu réel.

Il serait donc vain de chercher à faire un rapprochement quelconque entre le récit que nous allons publier et telle ou telle affaire qui eut plus ou moins de retentissement.

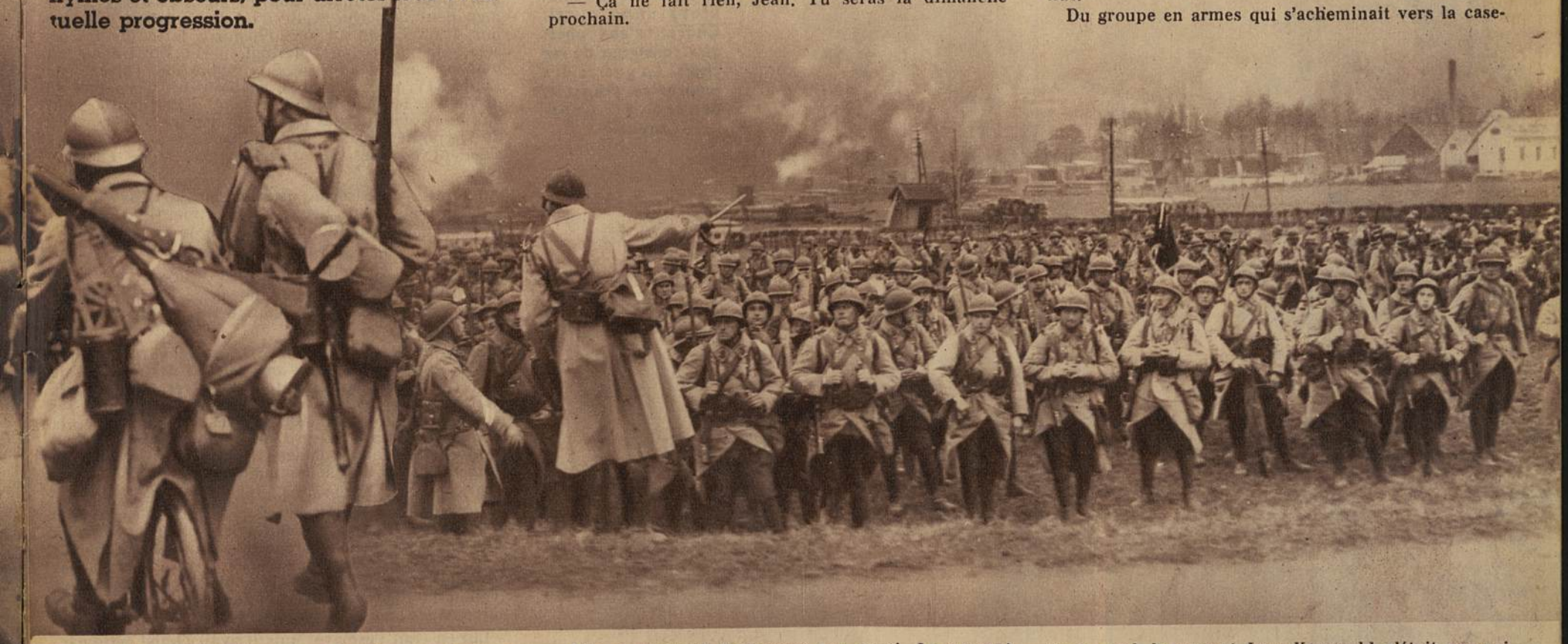
Comme son titre l'indique « LA GUERRE DES OMBRES », cette lutte

La ligne Maginot a toujours excité la curiosité des espions. Ce colossal ouvrage, bastion avancé sur notre frontière de l'Est, sait parfaitement se défendre contre leur audace. Il est bien gardé.

16709

farouche se déroule dans une atmosphère spéciale, d'où le panache est banni et où la publicité perd ses droits. Si le cinéma, les romans feuilletons ou policiers ont popularisé l'image des héros de ces aventures fort dangereuses, ce fut toujours pour corser la fiction.

Notre but, à nous, est de montrer, évoluant dans leur cadre réel et fermé, la façon d'opérer des espions et le tir de barrage, toujours fort efficace, qu'effectuent contre eux nos agents, héros anonymes et obscurs, pour arrêter leur éventuelle progression.



De garde à la casemate 3 : le sergent Kruswald, le caporal Bernard, les soldats Venut, Barbot, Timgad, Vu... and...

La voix de l'adjudant, monocorde et basse, se précipitait. Les troufions, en cercle, pour le rapport journalier, ne percevaient plus qu'une sorte d'onomatopée, da, da, da, da... D'ailleurs, quelle importance cela pouvait-il avoir ? Les hommes de garde savaient, depuis longtemps, par l'indiscrétion du cabot-fourrier, que le sort les avait désignés pour cette corvée hebdomadaire. Le « rompez les rangs » retentissait. Le juteux avait retrouvé, pour le lancer, toute son énergie vocale.

— Dis donc, Kruswald, tu ne vas pas te marrer. Huit jours de diète amoureuse, toi qui as du tempérament...

Le sergent, interpellé par un camarade, ne répondit pas. Il haussa les épaules, qu'il avait étroites et tombantes, et se dirigea vers le bureau de la compagnie. C'était un petit bonhomme blond, aux yeux candides, avec une allure générale un peu efféminée. Il était fort bien noté par son capitaine et préparait Saint-Maixent.

D'origine alsacienne, ses parents habitaient un petit village à cheval sur la ligne Maginot. C'étaient de braves cultivateurs, patriotes, et qui n'avaient pas de plus grande joie que de voir leur fils le dimanche, en permission, avec son beau costume kaki et le béret large posé crânement sur l'oreille. Le prestige de l'uniforme est resté grand dans les provinces recouvrées.

Le petit sergent ne songeait guère aux vieux, à cette heure. Même si le service de garde l'eût épargné, ce n'est pas à la ferme paternelle qu'il aurait passé sa permission dominicale. Son esprit, son cœur étaient ailleurs. Il apercevait en pensée la bonne auberge, à l'entrée du bois de sapins, à quelques kilomètres de la ville, où servait Lisa. Que lui dirait-elle, tout à l'heure, quand elle apprendrait sa montée au blockhauss ? Encore un dimanche de gâché, à marquer d'une pierre rouge.

Tout en réfléchissant, il arriva au casernement, passa au bureau prendre les consignes, le mot, et dit au doublard :

— Je vais faire une course : je serai bientôt de retour.

Il enfourche sa motocyclette — un beau cadeau du père pour sa nomination de sous-officier — et, pétaradant, franchit la cour de la caserne.

Il faisait un doux temps de mai. Les molles ondulations des collines qui composent ce paysage lorrain, avec leur bariolage de sapins verts et de champs roux, formaient une toile de fond apaisante.

Le sergent Kruswald connaissait bien ce tableau, trop, à son gré, pour l'admirer. D'ailleurs, aujourd'hui moins encore qu'à l'ordinaire, il n'avait de temps pour la contemplation. Il fonçait pleine gomme sur sa puissante machine, qui avalait rampes et raidillons dans le tonnerre de son deux temps.

Il arriva bientôt près d'une auberge, sise en plein bois. L'endroit était charmant. Les gens des villages voisins venaient y boire la bonne bière ou le vin frais et y danser le dimanche. Une femme se tenait sur le seuil. Les bruits du moteur l'avaient attirée.

Il sauta lestement à terre. Elle se précipita.

— Je suis de garde à la casemate. On a avancé mon tour. Dunoir est malade. Je venais t'avertir.

Elle eut l'air contrarié. C'était une fraîche fille, le type parfait de la Gretchen, un peu forte, aux attaches solides, avec ce beau teint de lis et de roses que chantait le poète.

— Ça ne fait rien, Jean. Tu seras là dimanche prochain.

Elle en prenait facilement son parti. Le sergent ne l'entendit pas de cette oreille.

— Ecoute. Demain, n'en parlons pas, tu auras trop de travail, avec les péquenots qui vont venir se saoûler la gueule dans le bistrot. Ils en ont de la veine, ceux-là.

« Mais tu peux me retrouver lundi, ton jour de repos. Tu prends le car et ensuite, tu en as pour une demi-heure de marche en empruntant la route forestière.

— Je croyais que c'était défendu. Je ne voudrais pas me faire arrêter.

— Tu es folle. Il n'y a encore rien dans les ouvrages. Si tu étais un homme, un étranger, évidemment, ce serait plus délicat. Mais toi, tu n'as rien à craindre. Tu es de chez nous, ou presque. De mon patelin au tien, qu'est-ce qu'il y a ? Cinquante kilomètres de distance. Non, plus j'y réfléchis, plus je crois que ta visite ne présente aucun danger. Le cabot est un bon fieu et les soldats s'en foutent.

Un homme parut derrière le hangar à bois.

— Salut, monsieur Hermiger.

— Tiens, petit gars, te voilà, fit le propriétaire. Quel hasard, à cette heure ?

— Je monte là-haut ce soir. Je venais l'annoncer à Lisa.

— On va boire un verre de « pisse par terre » pour arroser ça. Et à quand ce mariage ?

Il eut un gros rire. Les jeunes gens se regardèrent, tendrement.

— On n'est pas pressés, dit la fille.

Tous entrèrent dans le débit. Il y faisait bon, par cette journée printanière et déjà chaude. Le patron déboucha une vieille bouteille qu'il avait été chercher à la cave.

— C'est du fameux, sergent. Ils n'en ont pas du pareil de l'autre côté.

Il cligna de l'œil et eut un hochement de tête vers l'est. Ils trinquèrent et burent. Discrètement, le patron s'éclipsa. Le débit était vide. Le sous-officier s'expliqua un peu avec sa promise. Elle ne se défendait guère. Ils avaient mis la charrue devant les bœufs depuis longtemps...

En ligne

La petite troupe avançait lentement, le sac (chargement complet), le flingue, tout ça est lourd. Le poste de garde de la casemate 3 allait faire la relève. Les hommes rigolaient et lançaient les plaisanteries rituelles.

— Ça va manquer de gonzesses.

— Et celles du grand 9 qui vont chômer ?...

La route forestière allongeait son ruban crayeux sous un dôme de feuillages déjà épais. Elle menait directement à la casemate après avoir quittée la grande route. Trois autres voies d'accès pouvaient être utilisées en cas de guerre, soit pour dépister les tirs de l'ennemi, soit pour remplacer un chemin détruit par l'artillerie.

A cette époque (1935), la ligne Maginot n'avait pas encore son armement. Elle venait à peine d'être terminée. La garde qui s'y trouvait en permanence n'occupait, en somme, les lieux que pour en interdire l'approche à qui que ce fût. Naturellement, cette « garde au Rhin » avait une mission de sentinelle avancée et d'alerte. Mais, et il faut le spécifier ici, les longs tubes d'acier, les lance-grenades, les mitrailleuses n'étaient pas en place. Les ouvrages étaient nus.

Du groupe en armes qui s'acheminait vers la casemate, seul, le sergent Jean Kruswald n'était pas gai et n'avait pas l'esprit à la gaudriole. Les lazzis, les plaisanteries des hommes le laissaient froid. Jadis, avant d'être amoureux, avant d'être pris, cœur et sens comme il l'était en ce moment, il avait fait comme les autres. Maintenant, il était complètement empaumé, pensait-il.

Il marchait derrière l'escouade, qui semblait le conduire et ne s'occupait d'ailleurs pas de lui. Ses gros godillots écrasaient les aiguilles de pins qui jonchaient le sol. Parfois, il lançait un violent coup de pied dans une fourmilière. Il avait les gestes inconscients des hommes préoccupés. Et il l'était.

Il pensait constamment à cette femme, à cette Lisa qui, depuis qu'il la connaissait, remplissait sa vie et n'y laissait place pour personne. Trois mois de cela. Il se souvenait du jour comme si c'était hier.

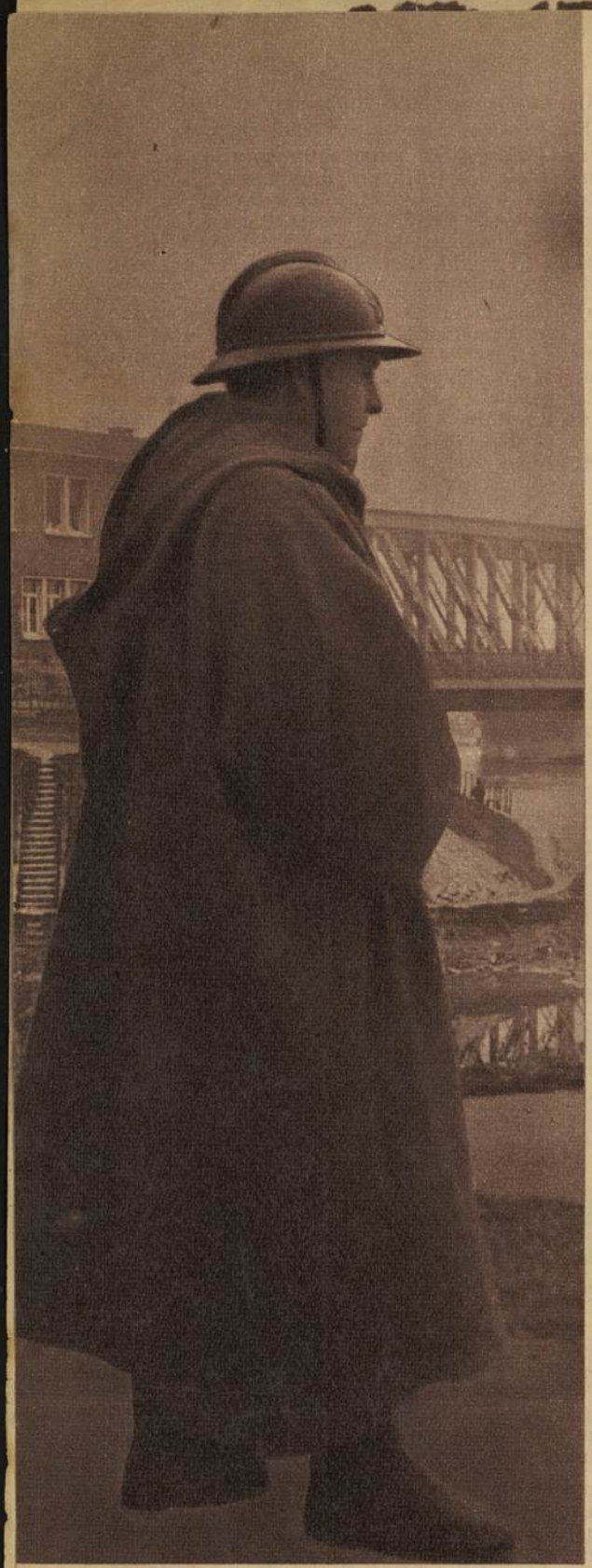
Avec ses camarades de la compagnie, il avait été danser dans cette espèce de relais, fort connu de la région. Elle venait d'arriver comme servante et remplaçait l'ancienne, une manière de souillon, laide à faire peur et qui, pourtant, faisait le bonheur des soldats. Lisa, ça se vit dès le début, n'aimait pas frayer avec la troupe. Elle tenait son rang de belle fille, accorte, saine, pétant de santé par tous les pores. Avec çà, une certaine distinction, un « bas les pattes » à ceux qui lui frôlaient les seins ou pinçaient, au passage, ses cuisses qu'elle avait grasses et dodues.

Pourquoi l'avait-elle choisi, lui ? Il se posait souvent la question et n'y trouvait jamais de réponse. Fontaine, le sergent de la 4e, coureur de femmes et à qui aucune ne résistait, avait essayé. Elle l'avait rembarré rudement. Proust, de la 9e, fils de famille, qui avait auto et fric en masse, avait voulu aussi tenter l'aventure et, comme il allait un peu fort dans sa patrouille anatomique, il avait reçu un demi-uppercut qui, appliqué par la gaillarde, l'avait à moitié assommé.

Et lui, avec sa petite gueule insignifiante, son aspect presque chétif, ses manières timides, avait osé. Il y avait mis le temps, un mois peut-être de visites bi-journalières, à croire qu'il n'y avait qu'un sergent motocycliste de l'armée française qui fréquentait la route menant au « Relais bleu ».

Il faut dire que, dès le début, il avait parlé du bon motif. C'était peut-être ce qui l'avait touchée. Et il serait officier un jour. Il travaillait pour cela. Elle fut sa maîtresse rapidement, et combien ardente. Ça le changeait des femmes de bobinard à cent sous pour les militaires, serviette comprise.

Le sergent n'avait pas parlé à ses parents de ses



Il fit claquer son ongle, qu'il avait noir, contre ses dents.

— Si, de temps en temps, le téléphone et l'agent de liaison avec le mot. C'est tout. Je t'en souhaite. Voilà les consignes, tout est écrit.

— Merci, répondit Kruswald, mélancolique.

Le détachement se mit en marche en sifflotant.

Les nouveaux venus s'installèrent dans le baraquement de bois situé à proximité. Il servait à la fois de cuisine et de dortoir. Le sergent prit le lit du coin, privilège — le seul — du gradé, en l'occurrence, et les hommes se répartirent dans la carrée.

Kruswald désigna les deux factionnaires qui devaient coucher dans la casemate, dont les lourds battants d'acier, s'ils comportaient des serrures incrochetables, n'avaient pas encore de clé. Les hommes s'enfermaient donc à l'intérieur pour y passer la nuit, poussaient les monstrueux verrous déjà piquetés de rouille et avaient pour consigne d'empêcher quiconque de rentrer, sauf les chefs de patrouille ou de ronde, possesseurs du mot.

Le soir tombait lentement. Les Vosges, au loin, s'estompaient déjà dans une lumière violette. On entendait parfois la cloche d'une église dont le son arrivait assourdi, comme enveloppé d'ouate. La grande paix bucolique enveloppait le paysage. Il n'y avait d'orage que dans le cœur du sergent.

La garde au Rhin. Une sentinelle veille. L'espionne aussi. Chacun d'eux obéit aux consignes de ses chefs. La guerre des ombres se poursuit, tenace et impitoyable.

Attente

Il avait emporté quelques bouquins, non pour lire mais pour travailler. Dans un an, il passerait l'examen pour la petite ficelle d'or. Il lui fallait potasser dur. Il ouvrit un manuel d'histoire, le feuilleta, s'arrêta à la guerre du Palatinat, parut s'intéresser un moment aux manœuvres tactiques de l'armée de Louis XIV, puis s'en lassa rapidement. Un précis de géométrie le remplaça. Il essaya d'aborder le pont aux ânes, dessina des figures, murmura : « Le carré de l'hypothénuse... », mais n'insista pas. Les soldats s'étaient couchés, ils n'avaient pas autre chose à faire.

Là-bas, à la caserne, ceux qui ne sortaient pas en ville étaient, à cette heure, à la cantine. Ils y buvaient le coup, s'amusaient, plaisantaient le cantinier :

Le cantinier a des écus,
La cantinière a un beau c...

et continuaient avec des chansons de la même verve. Ici, il fallait se coucher comme les poules, faute de distractions.

Seul, le sergent veillait. De solides ronflements — des poitrines de vingt ans, ce sont des soufflets de forge — s'élevaient maintenant et remplissaient la chambrée. Il semblait qu'un orgue déclenchait ses jeux à bouche ou d'anches, avec la bombarde, la trompette, le gros nazard, la cymbale ou le cornet. Dans ce tonitruant ramage, il était impossible de se concentrer sur un quelconque labeur.

Il sortit. Pas un bruit sur la campagne endormie. Si, un grillon tsitsitait par à-coups. Il se représenta l'insecte, à l'abri sous quelque brin d'herbe, contractant son ventre zébré de ceintures jaunes et appelant sa femelle. Lui avait beau crier : Lisa servait des pots de bière mousseuse à des salauds de pékins qui avaient la liberté d'aller où bon leur semblait. Pas de consigne, pour eux, à observer.

Lui en était l'esclave. Mais il avait choisi cette carrière et il l'aimait. Quand il aurait Lisa, entièrement, complètement à lui seul, tout irait pour le mieux. Il ne doutait pas qu'elle lui fût fidèle, il ne songeait pas un moment à une traîtrise de sa part : il aurait simplement voulu la saisir dans ses bras, lui murmurer combien son affection et sa passion étaient grandes. Enfin, elle viendrait après-demain. Il la verrait, essaierait encore d'avancer la date du mariage. Les parents se laisseraient faire, et l'autorisation de ses chefs ne lui faisaient aucun doute. Il ouvrit la porte de la baraque Adrian. Un remugle de senteurs fortes lui chatouilla désagréablement l'odorat.

— Ah ! les vaches, prononça-t-il, ce qu'ils cocottent !

La visite

Il se déshabilla avec regret et fut longtemps avant de fermer les yeux. Les souvenirs l'assaillaient en masses compactes, véritable assaut donné à son esprit

A cent pieds sous terre, nos petits soldats mènent la vie de la caserne. Ces documents sont extraits du film : « La Marche du Temps ».

projets. Eux en avaient d'autres. La fille au père Krestner, gros vigneron du coin, lui était destinée. Il s'en moquait un peu maintenant. S'il avait pu faire des rêves d'avenir dans le temps, ils étaient démolis depuis que Lisa était entrée de plain pied dans son existence.

Comme à la sortie d'une galerie, il apercevait maintenant, en revenant de ses songes, une sorte de demi-lune annonçant la fin du tunnel de verdure. A cent mètres de là, sur la droite, la casemate n° 3 dressait au-dessus du sol, protégée à droite et à gauche par de gros tumulus de terre rapportée qui semblaient des collines miniatures, sa lourde architecture de béton.

Kruswald rejoignit ses hommes qui commençaient, tout en marchant, à déboucler leur ceinturon et lâcher leurs bretelles de cuir supportant tout leur barda.

— M..., il fait chaud, dit l'un, pour grimper ici. Heureusement qu'on va tirer huit jours peinards.

La garde montante, tout comme dans *Carmen*, venait relever la garde descendante. Celle-ci, sergent en tête, s'apprêtait, par une route différente, à regagner le baraquement, à trois kilomètres de là.

— C'est pas trop tôt, dit le sous-off partant, je commençais à prendre des cheveux gris. Quel bled ici, mon pauvre vieux. Je n'ai vu que les gueules de mes hommes pendant cette semaine. Pas même une ronde d'officier. Je l'aurais désirée, car cela m'aurait apporté un peu d'air nouveau. Rien, pas çà.

trop porté à la rêverie. Et puis, enfin, il avait vingt-deux ans : le marchand de sable passa et il dormit comme un enfant.

La journée du dimanche se déroula avec une lenteur désespérante. Il reçut le mot à cinq heures et offrit le jus au messager. En même temps, il lui remit une lettre.

— Porte-là ce soir, comme ça elle l'aura demain matin.

Le soldat lut :

« Mlle Lisa Wolffner, au « Relais bleu », à X...

— Si c'est pour de l'amour, ça va, gy, sergent.

Il partit, poussant son vieux vélo qui sautait sur les ornières et les grosses mottes de terre avoisinant le poste.

Le lundi matin, après une nuit moins calme que la précédente, le sergent appela le cabot :

— Dis donc, Bernard, cet après-midi, je dois recevoir ici une jeune fille. C'est ma fiancée. Il n'y a rien à craindre, puisque le service de ronde, avec le lieutenant Muller, est passé ce matin. Il ne reviendra pas ce tantôt. Quand Lisa — c'est son nom — arrivera, nous irons dans la casemate et tu veilleras à ce que nos loustics ne s'éloignent pas du blockhaus. Cela ne signifie pas qu'ils viennent écouter aux portes la chanson que nous chantons. Je veux te dire qu'ils n'aillent pas prendre la muflée au village voisin. Je peux compter sur toi ?

— T'en fais pas, ma vieille. Seulement, c'est peut-être pas très prudent de la faire venir ici. Une visite inopinée des huiles....

— Tu sais, on les voit venir de loin, et puis je n'y crois pas.

Fébrilement, Jean Kruswald arpentait le terrain, après la soupe mangée en plein air, par ce bel après-midi précurseur de l'été proche.

L'atmosphère avait une pureté de cristal. On pouvait distinguer, très loin, tous les êtres humains qui se déplaçaient dans le paysage. Avec ses jumelles destinées, en temps de guerre, à repérer des troupes en armes, des batteries meurtrières porteuses de mort, lui cherchait à découvrir dans la campagne tranquille et ensoleillée, pleine de paix sylvestre, Lisa, sa bien-aimée. Il l'aperçut qui tournait brusquement à droite, bien campée sur son vélo et qui empruntait la route forestière, la seule cyclable, et encore.

Il s'engouffra dans l'allée sentant bon la résine, l'humus, et alla à sa rencontre. La jeune fille était charmante. On comprenait, en la voyant, qu'elle eût pu séduire d'autres personnages plus importants que le sergent. Elle l'embrassa goulûment, à pleine bouche, le front perlant de sueur et les cheveux défaits par le vent de la course.

— Chéri, je ne suis pas tranquille. Et que vont dire tes hommes ?

— Mais rien, mais rien, j'ai mis le caporal au courant, il a dû leur faire la leçon. Et puisque tu seras ma femme un jour et que je changerai de garnison, cela n'a aucune importance. D'ailleurs, quand tu en auras assez de contempler le beau panorama qu'offre le secteur, nous irons nous réfugier dans la casemate. Nous y serons seuls, loin des curieux, des jaloux et des moqueurs.

— Tu sais, Jean, je connais le pays. Et les regards des soldats me gênent.

Effectivement, les biffins regardaient le couple et enviaient le sous-off.

— Elle est bien balancée, la môme. J'y dirais volontiers deux mots.

Les paroles arrivaient aux oreilles du sergent. Elles le décidèrent à brusquer les choses. Il s'éloigna avec Lisa.

Bavardages

Elle ne disait rien, mais lui parlait pour deux.

— Tiens, je vais te faire visiter mon secteur.

Il était fier de ce terroir dont il était le chef. Un homme est toujours content de montrer l'importance de ses fonctions.

— Ça, c'est le truc à D. C. A. De drôles de pièces. Ça te descend un avion avec une précision incroyable. Et puis, tu vois ces trucs plantés en quinconces, c'est le barrage antichars.

Elle ouvrait de grands yeux étonnés de petite fille ignorant tout de la guerre, de ses secrets, de sa technique.

— Tu sais, les chars d'assaut, les tanks. Eh bien, ils peuvent toujours courir pour venir jusqu'ici. Rien à faire. Ils seront arrêtés par ces poteaux blancs que tu vois là, reliés entre eux par des fils de fer d'un centimètre d'épaisseur. Une mouche dans une toile d'araignée. Pour s'en dépêtrer, c'est midi.

« Tiens, admets que ça arrive maintenant. C'est une façon de parler, puisqu'il n'y a pas d'armes dans les casemates, mais suppose-le un instant et que moi je sois, comme aujourd'hui, commandant de poste. Je te les arroserais de telle façon qu'il ne resterait d'eux que de la ferraille. Ne parlons pas de fantassins déployés en tirailleurs, j'en ferai de la charpie, des feldgrau.

« Si les avions nous lançaient des bombes, leurs crottes n'auraient aucun effet. Tu sais, il y a des mètres de béton comme toit sur nos tanières et, pour venir nous déranger là-dedans, il faudrait un tremblement de terre, une éruption volcanique, et c'est pas tellement sûr qu'ils nous « auraient ».

« Et puis, qu'est-ce que passerait la batterie D. C. A.. aux aviateurs...

Lisa écoutait, sans mot dire. Elle n'interrogeait pas. Prolixe, déversant ses connaissances à plein tonneau, il la submergeait sous un flot de renseignements qu'elle ne provoquait d'aucune façon.

Cependant, elle eut un geste qui l'inquiéta. Elle sortait de son sac un minuscule appareil photographique renfermé dans un étui assez semblable à ceux des boîtes à poudre.

— Tu ne vas pas photographier ces ouvrages, lui dit-il, légèrement courroucé. Et qu'est-ce que c'est que cet appareil que je ne te connaissais pas ?

— Vilain, il est sur ma commode, dans ma chambre, depuis toujours. Tu n'es guère curieux. Il n'y a que mon sac que tu visites clandestinement, quand je ne suis pas là et que je fais mon métier de servante. Jaloux, c'est pour voir si je ne reçois pas de lettres d'amoureux. Tu sais bien qu'il n'y a que toi que j'aime.

Elle jouait avec la boîte miniature.

— Pourquoi crois-tu que je désire photographier les ouvrages ? Il y a mieux comme paysage. C'est toi que je veux : une photo en souvenir de cette belle journée que nous allons être obligés d'interrompre dans quelques instants.

« Tu me photographieras ensuite. Plus tard, dans un cadre, côte à côte sur la cheminée, nous nous remémorerons cette époque de nos fiançailles. Tiens, mets-toi là, tu es en plein soleil, mais c'est nécessaire pour que le cliché soit bon.

En même temps, elle le poussait vers les sorties des bouches à feu. Derrière, on apercevait la plate-forme destinée aux canons antiaériens. Les petits champignons des cheminées d'aération flanquaient, à droite et à gauche, les gros champignons des tourelles.

Elle pressa le déclic, lui fit prendre d'autres poses.

— Maintenant, pour qu'il n'y ait pas le même fond, tu vas me photographier devant la porte d'entrée de l'ouvrage. On dirait celle d'une cathédrale.

Il obéit avec joie, la photographiant de face, de profil, jusqu'à ce que le chiffre 8 apparût dans la petite ouverture de l'appareil.

Le sergent, l'opération terminée, poussa gentiment Lisa à l'intérieur du long couloir cimenté. Il tira sur eux les portes blindées. Il préparait ainsi la chambre d'amour, faite d'acier et de béton.

Sergent, la ronde !

Les amoureux y étaient depuis une heure. Les deuxième classe commençaient à rigoler doucement.

— Qu'est-ce qu'y doit y mettre, à sa rombière.

Le caporal Bernard fumait béatement sa pipe, assis sur un tronc d'arbre vermoulu. Soudain, l'un des hommes, qui regardait vers la vallée, s'écria :

— N... de D..., voilà la ronde.

Le soleil était encore haut à l'horizon. Il éclairait parfaitement la scène. Deux hommes montaient tranquillement. Sans jumelle, on pouvait distinguer deux gradés. Leurs houzeaux ne laissaient aucun doute; il n'y a que les officiers ou adjudants qui se permettent ce luxe, surtout en service de ronde. Bernard se précipita vers la porte de fer.

— Sergent, sergent, la ronde s'amène...

Le bruit de ses poings se répercutait dans le silence. Bientôt, le grincement des verrous se fit entendre et Kruswald présenta sa tête de blond poupon apeuré.

— Sans blague, c'est vrai.

En même temps, il sortait de la casemate et examinait attentivement les deux silhouettes qui se rapprochaient.

— Je n'y coupe pas de soixante jours, murmura-t-il, peut-être de la cassation.

Tapotant légèrement ses cheveux, la jeune femme sortit à son tour. Pas un abri, pas un coin dans le paysage où elle puisse se dissimuler. Si, l'ouvrage... à condition que l'officier n'ait pas la curiosité d'y pénétrer.

— Rentre et cache-toi le plus loin possible. Ils ne jetteront peut-être qu'un coup d'œil sur le couloir.

Il referma soigneusement la porte. Un sous-lieutenant, suivi d'un adjudant, arrivait. Le sergent présente les consignes.

— Rien à signaler, mon lieutenant.

Celui-ci, un tout jeune émoulu de Saint-Cyr, remercia et se dirigea, suivi du juteux, vers la casemate. Il poussa les lourdes et puissantes portes et le bruit de leurs souliers cloutés cassa le silence de cette voûte obscure. Le sergent avait emboîté le pas à ses supérieurs. Son cœur battait la chamade. Y aurait-il un miracle ?

Hélas ! non, il n'y eut pas de miracle. Le lieutenant, qui avait allumé sa lampe de poche, dont le rond lumineux voltigeait sur les murs humides, s'arrêta soudain, médusé, et eut un sursaut.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

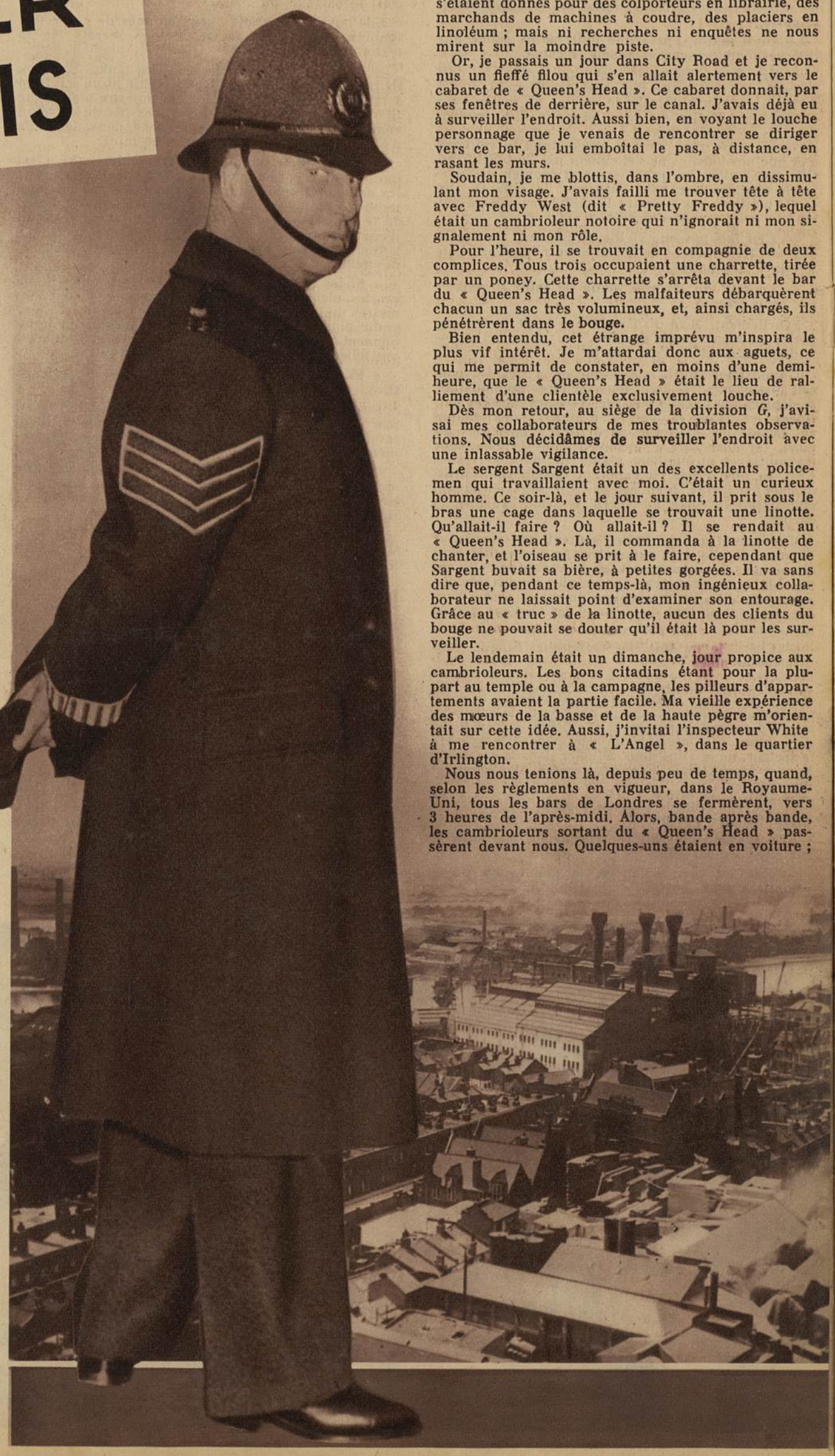
Tapie dans un angle, une forme humaine, accroupie d'abord, se levait lentement. Une femme apparaissait.

Hubert BOUCHET.

(A suivre.)

Souvenirs d'un POLICIER ANGLAIS

Ce gigantesque policeman, et ses pareils, ne suffisent point a réprimer les agissements de l'énorme pègre londonienne. Mais Scotland Yard a ses fins limiers. Et la lutte tourne bien souvent à son avantage. — Les rafles sont fructueuses. — Et les docks de Londres où se terrent les bandits ne sont pas inexpugnables.



Du petit nombre de policiers anglais qui constituèrent, à l'origine, l'effectif de Scotland Yard, il ne reste actuellement qu'un seul survivant : le superintendant Alfred Leach.

La carrière de ce détective officiel aura été longue et brillante. Issu du « rang », parvenu, de grade en grade, à un poste des plus éminents, Leach se sera vu, pendant plus d'un demi-siècle, associé aux destins de la police anglaise.

Que de souvenirs a donc pu recueillir cet homme qui a vécu tant d'épisodes ! D'ailleurs, à la retraite, il n'a pas manqué d'écrire ses mémoires. La traduction de ceux-ci sera publiée en France.

Par chance, nous sommes les premiers à détenir la transcription en français des mémoires de Leach. Nos lecteurs trouveront ci-dessous des extraits de cet ouvrage passionnant.

J'AVAIS quitté Scotland Yard pour aller prendre possession de la division *G* de la police de Londres. Cette division avait pour centre le commissariat de King's Cross Road ; et il y avait dans le secteur plus de hors-la-loi, plus d'ex-forçats, plus de criminels actifs que dans aucune autre division du district métropolitain.

Toute cette pègre me connaissait ; et je crois pouvoir assurer que, de mon côté, j'étais à même d'identifier, au premier coup d'œil, des centaines et des centaines de ces malfaiteurs qui pullulaient sur le territoire de la division *G*. Je les voyais vaquer dans le quartier, affluer dans les cabarets où se combinaient les affaires les plus ténébreuses. Et, vingt fois par jour, au hasard de mon itinéraire sur la voie publique, j'avais des conversations de ce genre :

— Eh bien, X..., que devenez-vous maintenant ?

— Je fais un peu de colportage, M. Leach. Finie la vie mouvementée : j'en ai assez ! Me voilà désormais sur le droit chemin...

— Tant mieux ! Il est préférable de vivre à l'abri de la loi. Bonne chance, vieux gars !...

Quelquefois, il était vrai que tel mauvais garçon faisait effort pour s'amender ; mais de tous ceux qui m'assuraient de leur relèvement, la plupart n'étaient que d'effrontés menteurs. Au reste, le travail qui nous tenait continuellement en haleine, mes collègues et moi, démontrait que les statistiques de la criminologie n'étaient guère en régression.

Il arrive souvent que les crimes et délits graves sévissent par séries. Tantôt, ce sont les vols d'autos qui se multiplient, tantôt ce sont les attaques à main armée ou bien le pillage des domiciles particuliers. Justement, comme je venais d'être affecté à la division *G*, une vague de cambriolage dévastait Londres.

— Leach, me dit-on au Yard, ces vols avec effraction deviennent un fléau. Il faut que cela cesse. Faites tout ce que vous pourrez pour nous aider. Et vous le pouvez, vu qu'il y a un tel grouillement de malfaiteurs dans le ressort de votre division.

De fait, j'étais particulièrement bien placé pour dépister les plus « belles » équipes de voleurs. Ces associations se composaient généralement de trois individus. L'un d'eux sonnait ou frappait aux portes ; et si quelque femme de chambre ou maîtresse de maison se montrait, le malfaiteur se donnait pour le représentant de telle ou telle maison de commerce. Si les coups persistants ne provoquaient point de réponse, c'est que l'appartement était solitaire. Il suffisait de quelques instants pour que la porte fût fracturée et pour que le pillage fût accompli, les trois « spécialistes » se piquant d'émulation à la besogne...

Il est curieux de remarquer comme la plupart des femmes ont des habitudes similaires. Elles cachent presque toujours leurs petites économies personnelles, soit dans leur table à ouvrage, soit dans le tiroir de leur coiffeuse. L'argent du loyer ou le montant des impôts est souvent dissimulé dans le buffet. Les voleurs n'ignorent rien de ces manies, ce qui les porte à dévaliser tout d'abord les meubles de salle à manger ou de toilette. Puis, ils font main basse sur le contenu des coffrets à bijoux ; ils volent les vêtements, voire les parapluies et les chapeaux ; ils s'emparent, à l'occasion, des pendules ou des menus tableaux. Parfois même, il arrive que tout le mobilier disparaisse, chargé en hâte dans quelque camion de déménagement.

Le cabaret-repaire

A l'époque que j'ai dite plus haut, il ne se passait point de jour que ce genre de pillages ne fût effectué par maintes équipes. Pourtant, aucun indice ne désignait ni l'un ni l'autre de ces malfaiteurs, si nombreux. Il y avait bien des témoignages fournissant de vagues descriptions d'individus suspects qui s'étaient donnés pour des colporteurs en librairie, des marchands de machines à coudre, des placiers en linoléum ; mais ni recherches ni enquêtes ne nous mirent sur la moindre piste.

Or, je passais un jour dans City Road et je reconnus un fieffé filou qui s'en allait alertement vers le cabaret de « Queen's Head ». Ce cabaret donnait, par ses fenêtres de derrière, sur le canal. J'avais déjà eu à surveiller l'endroit. Aussi bien, en voyant le louche personnage que je venais de rencontrer se diriger vers ce bar, je lui emboîtai le pas, à distance, en rasant les murs.

Soudain, je me blottis, dans l'ombre, en dissimulant mon visage. J'avais failli me trouver tête à tête avec Freddy West (dit « Pretty Freddy »), lequel était un cambrioleur notoire qui n'ignorait ni mon signalement ni mon rôle.

Pour l'heure, il se trouvait en compagnie de deux complices. Tous trois occupaient une charrette, tirée par un poney. Cette charrette s'arrêta devant le bar du « Queen's Head ». Les malfaiteurs débarquèrent chacun un sac très volumineux, et, ainsi chargés, ils pénétrèrent dans le bouge.

Bien entendu, cet étrange imprévu m'inspira le plus vif intérêt. Je m'attardai donc aux aguets, ce qui me permit de constater, en moins d'une demi-heure, que le « Queen's Head » était le lieu de ralliement d'une clientèle exclusivement louche.

Dès mon retour, au siège de la division *G*, j'avisai mes collaborateurs de mes troublantes observations. Nous décidâmes de surveiller l'endroit avec une inlassable vigilance.

Le sergent Sargent était un des excellents policemen qui travaillaient avec moi. C'était un curieux homme. Ce soir-là, et le jour suivant, il prit sous le bras une cage dans laquelle se trouvait une linotte. Qu'allait-il faire ? Où allait-il ? Il se rendait au « Queen's Head ». Là, il commanda à la linotte de chanter, et l'oiseau se prit à le faire, cependant que Sargent buvait sa bière, à petites gorgées. Il va sans dire que, pendant ce temps-là, mon ingénieux collaborateur ne laissait point d'examiner son entourage. Grâce au « truc » de la linotte, aucun des clients du bouge ne pouvait se douter qu'il était là pour les surveiller.

Le lendemain était un dimanche, jour propice aux cambrioleurs. Les bons citadins étant pour la plupart au temple ou à la campagne, les pilleurs d'appartements avaient la partie facile. Ma vieille expérience des mœurs de la basse et de la haute pègre m'orientait sur cette idée. Aussi, j'invitai l'inspecteur White à me rencontrer à « L'Angel », dans le quartier d'Irlington.

Nous nous tenions là, depuis peu de temps, quand, selon les règlements en vigueur, dans le Royaume-Uni, tous les bars de Londres se fermèrent, vers 3 heures de l'après-midi. Alors, bande après bande, les cambrioleurs sortant du « Queen's Head » passèrent devant nous. Quelques-uns étaient en voiture ;

d'autres à pied ou à bicyclette. Ils s'en allaient tous au « travail »...

Bientôt, ces nombreux effectifs de malfaiteurs rentreraient avec leur butin. Le moment d'agir s'imposait. Je résolus de mener moi-même l'offensive ; et, rentré en hâte à mon bureau, je réunis les sergents Kyd, Willis, Sargent et Gould pour leur soumettre mon projet.

Nous décidâmes, pleins d'ardeur, d'aller nous placer en observation à proximité du « Queen's Head ». J'avais convenu avec mes hommes de m'élancer, à l'heure H, à l'assaut du cabaret louche, suivi de près par Willis et Kyd. Gould et Sargent avaient mission d'entrer immédiatement derrière nous, de fermer les verrous et de garder les portes.

Sang-froid

Il était huit heures du soir, lorsque nous arrivâmes à nos postes d'observation. La nuit noire régnait. Une charrette s'arrêta. Trois hommes descendirent. Je ne pouvais les reconnaître à distance ; mais les valises qu'ils portaient étaient d'un volume suspect. J'étais sûr qu'elles étaient bourrées d'objets volés. Puis, un long moment s'écoula avant que d'autres habitués du « Queen's Head » ne vinssent dans ce repaire

Allions-nous devoir remettre au lendemain, à plus tard peut-être, notre fructueux coup de filet ? Dans mon impatience, je quittai ma cachette pour aller parler à un de mes hommes. Inopportune inspiration ! Au moment où je me déplaçai, à pas de loup, dans l'obscurité, deux femmes qui sortaient du cabaret mal fâmé passèrent à deux pas de moi. Effrayées par mon attitude, elles se prirent à rebrousser chemin, dans la nuit, en courant et en poussant des cris qui donnèrent l'éveil à tout le voisinage.

Dès lors, il ne fallait plus songer à temporiser. A notre tour, mes hommes et moi nous élançâmes vers le « Queen's Head », talonnant les deux femmes maudites. Kyd, Willis et moi nous engouffrâmes dans le bar en même temps qu'elles. La poursuite nous entraîna jusque dans l'arrière-salle de l'établissement. Il y avait là, parmi ses affiliés, un chef de bande que je reconnus tout de suite. C'était « Charlie le facteur ». Il avait réellement été facteur, mais ses vols lui avaient valu d'être révoqué.

— Allez chercher Clarke, dis-je à Kyd et à Willis.

Clarke, c'était le patron du bar et je le soupçonnais fortement d'être le receleur de tout ce que volaient ses clients.

Kyd et Willis ayant donc quitté l'arrière-salle, je m'aperçus que j'étais seul au milieu de la redoutable « chambrée » qui se trouvait réunie là. Il y eut un brouhaha parmi tous ces mauvais garçons. Charlie, convulsé de haine, commença à m'apostropher :

— Vous en prenez trop à votre aise, tonna-t-il. C'en est trop d'être em... par vous jusque dans ce refuge. Sortez ! Allez, les copains, sortez-le...

La situation s'annonçait angoissante pour moi. Mais, Dieu merci ! juste au moment où mes adversaires allaient bondir pour me « vider », Kyd et Willis me rejoignirent, m'annonçant que Clarke s'était enfui.

Le ciel m'offrait ainsi une occasion bien opportune de ruser avec mes ennemis.

— Vous autres, leur dis-je en feignant d'être en joie, vous pouvez boire votre bière. Je n'en veux qu'au seul patron de céans...

Ils crurent, en effet, que je n'étais venu qu'à la recherche de Clarke. Tous se rassirent. Je les laissai sous la surveillance de Kyd et Willis ; et, après avoir ramassé une montre anonyme qui était tombée sur le parquet, je passai de l'arrière-salle dans le bar.

— Laissez-moi sortir, dis-je à Sargent. La première personne que je rencontrai en sortant, fut un collégien. Je l'appelai. Après avoir griffonné, en hâte, une note d'appel, je donnai ma carte au messager et l'envoyai en course au commissariat de Old Street.

Comme je réintégrais le repaire des cambrioleurs, la situation se tendait. Les occupants du bar et du salon étaient fort excités.

— Je cherche Clarke, répétai-je, à haute voix. Les autres ne m'intéressent pas. Encore un instant, et vous sortirez tous librement.

J'esayais de gagner du temps. Rude besogne, au milieu de ces individus dangereux !

Heureusement, un piétinement multiple se fit entendre dans la rue. C'est alors que les brigands comprirent qu'un détachement de policemen venait les prendre au piège. Le tapage qu'ils firent fut terrible. Ils m'appelaient de tous les noms, m'accablaient d'injures en argot. Je leur enjoignis de rester tranquilles ; puis, un par un, je les envoyai en compagnie de deux agents au commissariat de King' Cross Road.

Ensuite, j'arrêtai le barman, la caissière et Mrs Clarke, pour remplacer son mari. Après quoi, nous effectuâmes sur place une fructueuse perquisition.

Donnant, donnant...

Dans chaque pièce, il y avait un stock énorme d'objets volés : des montres et des pendules par vingtaines, des jumelles, de la literie, des tableaux, des parapluies, des bijoux, des articles de toilette et même un appareil pour sourd.

Cette affaire eut un très grand retentissement dans les journaux. Aussi bien, quelle foule vis-je affluer à King' Cross, dès l'ouverture des portes de la bibliothèque.

— Mais, c'est ma pendule ! mon bracelet ! Mes cuillers ! s'exclamèrent tour à tour les innombrables gens qui défilaient pour rechercher leur bien dans le vrai bazar d'objets volés.

Un couple identifia les draps et couvertures du lit nuptial. Une vieille dame empoigna sa machine à coudre, tandis qu'une autre revendiquait un râtelier.

Ce fut une affaire terrible que de faire identifier tous les inculpés par tous les témoins ! Pendant deux jours et deux nuits, je travaillai sans dormir. Lorsque la besogne fut achevée, j'étais pour ainsi dire délabré.

Néanmoins, la liste des coupables était établie sans erreur. Il y avait Fréderic Clarke (dit le Germain), William Jones (dit Fishy Bill), James Davis (dit Cocky Davs), Frédéric Waston, William Clark, Charlie Hawkins (dit Charles-le-facteur), Frederic West (dit Pretty Freddy), Louisa Clarke et Mondis Ford, la jolie caissière du « Queen's Head ».

Pendant ce temps-là, le cabaretier et recéleur Harry Clarke était toujours recherché. De très nombreux policiers poursuivaient sans relâche les investigations à travers Londres. En vain !

Or, voilà que six jours plus tard, un homme surgit dans mon bureau, et me tombe dans les bras. C'était l'introuvable Clarke.

— Laissez ma femme en liberté, m'implora-t-il, et je vous livrerai mes aveux.

Ainsi fut fait. Alors je sus comment Clarke avait disparu au moment de notre coup de filet au « Queen's Head ». Par une fenêtre située derrière le cabaret, il avait plongé dans le canal ; puis il avait passé six jours en vagabondage, se cachant à l'abri des talus ou des palissades de terrains vagues. La faim l'avait finalement poussé à se dénoncer.

Mais quelle déclaration plus saisissante pour moi, allait me fournir cet homme ? Il se trouvait, en effet, qu'il était le gendre d'une gouvernante à qui avait été confiée, autrefois, la garde de mes enfants. Ceux-ci avaient alors reçu maintes gâteries offertes par Clarke. Bien mieux : il me rappela qu'à l'occasion de l'anniversaire d'un de mes petits, j'avais dîné chez leur gouvernante, laquelle m'avait servi le repas dans une magnifique vaisselle, fournie par le recéleur.

Voilà un souvenir gastronomique que j'eus bien du mal à « digérer » !

Alfred F. Leach.

— A suivre. —

(Traduit de l'anglais par Jacques de Balata.)

COLLECTION

DÉTECTIVE

Dernières publications

ALICE ALEXANDRE

L'Œil du Maître

ANTHONY GRAY

La Grange de la Folie

Traduit par Madame G. D ESTENSAN

MEANS DAVIS

L'Hôpital de la Mort

Traduit de l'anglais par Jean VALDEYRON

LOUIS LATZARUS

Pour sauver Lola

Chacun de ces Romans **9** frs

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. Remèdes Woods Ltd. 167 Strand (219 TAV), Londres WC 2.

UN MAITRE DE LA CAR

En mars 1933, un petit avion de tourisme, de marque anglaise, Puss-Moth atterrissait au Bourget, venant de Berlin. Le pilote, vêtu en sportman, présenta au contrôle un passeport parfaitement en règle et des papiers de bord aussi. Il remisa son coucou dans le hangar destiné aux aviateurs de passage, prit une voiture et demanda, quelques instants plus tard, un appartement confortable dans un grand hôtel près des boulevards.

Werner Brandeis, se disant de nationalité allemande né à Berlin en 1892, en réalité heimatlos, venait de faire son entrée en France. Six ans plus tard, le 30 janvier dernier, les portes de la Santé s'ouvraient sur le personnage et allaient lui donner un asile sûr, si dépourvu de confort.

Ces quelques années, Werner Brandeis avait su les mettre à profit pour pratiquer la carambouille sur une grande échelle. Des millions de marchandises, pas payées naturellement et revendues à un bon prix, lui permirent, ces six ans durant, de vivre une existence luxueuse, de séduire encore quelques gogos, et de faire quelques victimes. Mais, tant va la cruche à l'eau...

L'aventure

Dans une maisonnette lépreuse de la zone berlinoise, Werner Brandeis voit le jour en août 1892. Ses parents sont de pauvres chiffortons venus d'on ne sait quel coin de Russie et naturalisés allemands depuis peu. Le gosse est donc sujet de Guillaume II. Son enfance est celle des gamins livrés à eux-mêmes et, qui font ce que bon leur semble. Lui, a le goût des menus larcins. Il est en guerre continuelle avec les commerçants à qui il chaparde, de-ci, de-là, des fruits, des œufs, des bonbons. Le vol d'un poulet, à quatorze ans, le mène devant le commissaire. Son père l'accompagne.

« La prochaine fois, dit le magistrat sévère, c'est la maison de correction. » Werner en prend une bonne en rentrant au logis paternel. Çà n'a pas l'air de lui plaire puisque le soir même, il disparaît. Il a six autres frères où sœurs à la maison qui font oublier sa fugue. Les parents signalent le fait à la police : pour eux, c'est une bouche de moins à nourrir dans le misérable logement, et il est par trop incorrigible.

Le fugueur est parti sans un sou. Il erre dans Berlin à la recherche de la pitance nécessaire à son jeune et impérieux estomac. Il mendigote dans les grandes artères, notamment dans le Kurtfürstendam récolte quelque argent, puis va rôder aux alentours des gares. Un train de marchandises, à destination de Hambourg, est sous pression. Werner escalade les portes d'un wagon genre 40-8 et se glisse au milieu des caisses et des colis. Il y trouve de quoi satisfaire copieusement sa faim. Vingt-quatre heures après — çà va doucement un train de marchandises — il débarque en douce dans le grand port hanséatique.

La vue des grands steamers attise encore son désir d'aventures. Ils sont là, près des môles, embossés, tirant sur leurs lourdes chaînes, crachotant par leurs flancs une eau fumante. L'échelle de coupée est bien tentante. Des gens y montent. Personne ne leur dit rien. Lui se mêle aux groupes. Ce sont des touristes autorisés à visiter, de la cale à l'entrepont, le transatlantique.

De nombreuses marchandises lestent déjà le mastodonte. Des sacs de blé, par piles impressionnantes, alignés comme à la parade, paraissent détenir des cachettes sûres. Le gosse s'y fait une place, sans se soucier comment il se nourrira pendant un trajet qu'il ignore d'ailleurs.

Deux jours après, à Southampton, l'escale terminée, alors que le bateau a repris la mer, deux soutiers le découvrent rôdant autour de la cuisine. Il n'a rien mangé depuis son départ, rien bu non plus. La faim le tiraille. On lui donne à manger après l'admonestation rituelle. Il n'est pas question de le débarquer, car le paquebot file directement sur New-York. On le mettra à terre là-bas.

Les matelots ne sont pas méchants avec lui. Ces amants des grands larges, des horizons sereins ou tourmentés ont toujours une sympathie pour les errants, les amateurs de risques, les chercheurs d'une vie nouvelle qui les arrache au petit et banal train-train journalier, sans émotion.

Et voilà New-York, ses monstrueux gratte-ciel qui se devinent dans une légère brume les masquant en partie. Werner Brandéis est sur le pont. Il sait qu'on le remettra tout à l'heure aux mains de l'autorité. Il a entendu le second le dire au commissaire. Il sait ce que cela signifie : le retour dans la triste maison paternelle, la frottée qu'il recevra et qui s'impose toujours dans ces cas, et peut-être l'internement dans une maison entourée de grands murs d'où il ne sortira que dans des années. Le policier qui le sermonnait jadis ne le lui a-t-il pas promis ?

Le bateau accoste. Deux géants en uniforme reçoivent le clandestin en consigne. Il n'ont aucune raison de se méfier d'un garçonnet. Ils ne prennent donc pas les précautions d'usage, et ils ont tort. Souple comme une anguille, arrivé à hauteur des bureaux de la douane, le gosse se faufile dans la foule dense des voyageurs et disparaît. Il se glisse facilement là où les autres ont peine à se frayer un passage et les recherches sont vaines. Dans la ville tentaculaire Werner Brandéis est entré sans coup férir.

Mille métiers

Il se mêle à la foule, écoute, hume le vent, marche des heures entières et trouve un petit loqueteux qui vend des journaux. Le jeune Allemand parle déjà quatre langues, il est polyglotte né. Il explique à l'autre sa situation et, dans le monde de la misère, on s'entend toujours. Il bouffera et aura un coin pour coucher.

Sans papiers, sans identité, dans cette Babel moderne où des milliers d'enfants se débrouillent, il se débrouillera aussi. Pendant huit ans il fera tous les métiers : crieur de journaux, cireur, plongeur, liftier jusqu'au jour où, devenu un beau jeune homme, ayant l'expérience de la vie et de ses mistoufles, il rentre comme démarcheur dans une affaire électro-mécanique.

Les combines

Il a franchi des degrés dans l'échelle sociale. Il est maintenant un Monsieur. Fort intelligent d'ailleurs, il s'est adapté rapidement à sa nouvelle situation. Il est détaché par sa société comme agent général à Cleveland, dans l'Ohio. Les mauvais instincts de sa jeunesse lui reviennent, intensifiés par l'âge. Il n'est plus question de chapardages anodins : ce sont des millions qu'il vise maintenant. Il est en « cheville » avec une bande de receleurs connue et redoutée dans la région. Des camions pleins à craquer de pièces détachées ou d'objets usinés sortent nuitamment des magasins, avec la complicité du veilleur de nuit.

Le jour où ça sent le brûlé, c'est-à-dire le jour où il apprend que la direction de New-York, intriguée et justement inquiète d'un bilan frisant la faillite, alors que les affaires de la société devraient être normalement prospères, va envoyer un vérificateur aux comptes, il prend la fuite. Seul, le pauvre veilleur de nuit paiera pour tous.

Cet « heimatlos » qu'est devenu Werner Brandéis franchit, à cette époque, la frontière canadienne et établit son quartier à Montréal. Il s'occupe de ventes de fourrures, d'achats de blé, mais cet homme, qui a le génie du commerce, a aussi celui du mal. D'une affaire saine, il fait rapidement une officine à gogos. Ça ne lui réussit pas longtemps ; cependant, faisant preuve de flair une fois dé plus, il échappe aux enquêteurs qui venaient jeter un coup d'œil honnête sur une comptabilité qui ne l'était point.

Il repasse en Amérique. L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la France. Il a vingt-six ans et l'empire germanique aurait besoin de lui. C'est le dernier de ses soucis. D'ailleurs, il est apatride... Au contraire, en Amérique, il va y avoir recrudescence de commerce et ça, « c'est dans ses cordes. »

Il monte société sur société, dans des Etats différents qui sont autant de cloisons étanches. C'est la bonne époque. Pourtant, deux fois, il se fait cueillir par la police et connaît le confort des geôles américaines. Ça ne le guérit d'ailleurs pas et jusqu'en 1930 il continuera son exploitation de la crédulité publique.

Entre temps il a appris à piloter et ne se déplace plus qu'en avion. Il a son bateau sur le lac Michigan, amarré près de sa somptueuse villa qui domine le Saint-Laurent dans un décor grandiose. S'il jouit de l'impunité presque totale jusqu'à son départ pour l'Europe, c'est qu'il a su gagner l'estime du maire d'une grande ville qui eut, depuis, maille à partir avec la justice.

Mais, en 1930, ça se gâte. Tout s'effondre. Un puissant consortium s'est créé parmi ses victimes qui le poursuivent à boulets rouges. Les appuis dont il dispose, si puissants soient-ils, ne sauraient lui éviter les rigueurs du tribunal. Il est, d'ailleurs, condamné par contumace. Mais le jour de cette sentence il est sur l'océan, à bord d'un magnifique paquebot de la *Hamburg America Linie*, qui le ramène au pays natal.

Retour au pays

Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il l'a quitté. Qui reconnaîtrait en cet élégant gentleman, à l'allure de junker, monoclé, voyageant en cabine de luxe, le galopin en haillons qui se cachait à fond de cale du lent courrier de jadis ?

Hitler est en pleine ascension, Brandéis ne croit pas à l'avenir du racisme et se met dans l'opposition. Dans la grande république des Etats-Unis il est resté démocrate, si tant est qu'il eût jamais d'opinion politique jusqu'à ce jour. Il réussit quelques petites affaires sans importance. Rien n'est ici à l'échelle des Yankee.

Et puis, l'Allemagne est pauvre. Le mark, s'il est abondant, n'a pas grande valeur à l'étranger. Le dollar avait une autre allure.

Les nazis montent, deviennent puissants, prennent le pouvoir et vérifient tout: Naissance, nationalité, religion. Il lui sera difficile de passer au travers. Il n'a d'ailleurs plus d'argent, ou presque. La belle vie qu'il mène depuis deux ans a fait fondre les banknotes que lui avaient rapportées ses escroqueries en Amérique. Les boîtes de nuit sont chères à Berlin comme partout, et il conduit l'existence à grandes guides. Il a vécu ces deux années avec insouciance, saus penser au lendemain.

Un jour, il se présente à sa banque : son compte est à zéro. Il ne possède plus qu'un avion de tourisme avec lequel il à fait tous ses déplacements, notamment de plage en plage, sur la Baltique, l'été précé-

UNE HISTOIRE VRAIE...

CARAMBOUILLE

En 1933, dans un avion de tourisme, arrivait au Bourget Werner Brandéis, heimatlos. En 1939, pour carambouillage, les portes de la Santé s'ouvrirent sur le personnage. Il n'est plus désormais que le matricule 268.

dent. Il réfléchit dans quel pays il aurait encore la chance de mettre à l'épreuve sa fertile et malhonnête imagination. Avec ça, les chiens de garde du nouveau régime qui lui aboient aux chausses !...

Parbleu ! la France est là, avec son franc toujours solide (nous sommes en 1933, ne l'oublions pas). Où pourrait-il mieux que là exercer ses talents, sa verve, son accent de persuasion qui vainquit tant de résistances en Amérique, chez les busenessmen pourtant nés malins ?

Sa décision est prise. Il fait faire le plein d'essence, met dans une valise quelques vêtements. Essence, contact. Le Puss-Moth n'est bientôt plus dans le ciel qu'un minuscule oiseau qui pique droit vers la France.

Et ça continue

Les affaires de radiophonie et d'électricité le passionnent, dès son arrivée. Là, où un honnête homme de chez nous échouerait, un étranger réussit toujours. Et il le prouve. Il n'a pas un sou. Il vend son « zinc ». Avec les quelques milliers de francs qu'il en retire, il loue, 127, avenue Ledru-Rollin, un grand magasin et crée les « Etablissements Luminon ».

Il court chez les fabricants, obtient à crédit de la marchandise qui s'entasse bientôt jusque dans l'arrière boutique. Alors, il fait la place. Il vend des appareils à des prix décourageant la concurrence. Il réalise ainsi 500.000 à 600.000 francs et prend le large. Les fournisseurs pourront se bomber...

Il va en Angleterre pour se faire oublier. Mais, les policemens là-bas, sont gens curieux. Au bout de quelque temps, à la sortie du Savoy, un soir, il est accosté par deux gentlemen : « Scotland-Yard. » Veine ! on ne fait que le refouler, le bruit de ses carambouillages ne l'a pas suivi jusqu'ici : il est seulement indésirable.

Il repasse le Channel. Paris lui semble peu sûr. Il craint toujours de se trouver nez à nez avec un de ses créanciers. Il va à Cannes, loue une somptueuse villa « La Chante-Reine », achète un yacht, « La Frégate », s'entoure de jolies femmes, fréquente les cercles, joue avec désinvolture de grosses sommes, conduit plein gaz sa 40 CV Mercedès, en bref est un des lions de la côte.

Il en profite pour lier connaissance avec des personnalités du monde de l'industrie. Celles-ci font confiance à cet homme du monde, distingué, tant et si bien que, usant d'audace, Brandéis revient à Paris.

Il change de quartier et fait peau neuve. Il achète des parts de la Pacific Radio Télévision et s'installe 157, avenue Malakoff. Il devient rapidement le plus important actionnaire de la firme et, en six mois d'exploitation, réalise 1.200.000 francs. C'est un joli denier même pour un homme qui a un gros train de maison et ne regarde jamais à la dépense.

Que de chemin parcouru depuis le taudis où il naquit à Berlin !.. La France fut le dernier terrain de ses carambouillages retentissants et de son somptueux train de vie : yacht et villa à Cannes, appartement luxueux à Paris. C'est à Lyon que la police mit un terme à ses exploits.

Seulement, les brebis ne se laissent pas tondre facilement. Il y a des plaintes en bonne et due forme au parquet. L' « heimatlos » prend la précaution une fois de plus de changer d'adresse. Il va 3, square du Bois de Boulogne, habiter un fort confortable appartement d'un loyer annuel de 20.000 francs.

Mais, là encore, en juillet dernier, il ne se sent pas en sécurité et le 18, il donne congé. Un luxueux hôtel particulier de la rue Pierre-Charron sera son logis désormais. Cependant, la paix ne vient pas dans son cœur. M. Nigay, juge d'instruction au parquet de la Seine, a décerné contre lui un mandat d'arrêt. L'apatride est naturellement au courant de l'incident.

Il quitte les bords de Seine pour les quais brumeux de Rhône et Saône à Lyon. La vieille ville secrète calviniste va désormais abriter le brasseur d'affaires international.

En deux coups de cuiller à pot, l'aventureux bonhomme crée deux sociétés : l'Indémail et sa filiale la « Sogenex ». Naturellement, des souscripteurs se sont encore laissés prendre à ses projets fantaisistes. C'est leur fric qui finance les deux boîtes fantômes.

Brandéis se frotte les mains. Dans la cité chère à M. Herriot, il y a encore quelques bonnes poires juteuses. La vie est belle...

La fin

Dans le rapide Paris-Lyon, un homme ouvre sa serviette, consulte des papiers, examine attentivement une photo, a parfois l'air songeur du monsieur qui pense à une affaire délicate.

Place Perrache, après sa descente du train, il se dirige vers le centre de la ville. Il est huit heures du matin. Devant un immeuble moderne, il a un instant d'hésitation, puis, résolument s'engouffre sous le porche, monte au deuxième et sonne. Une soubrette vient ouvrir. Sous ses yeux qui marquent une certaine stupeur, l'inconnu va droit à la chambre de son maître et Werner Brandéis apparaît, en pyjama de soie.

— Inspecteur Quellec, du cabinet de M. Lafont, commissaire aux délégations judiciaires. Habillez-vous et suivez-moi.

Docile, le roi de la carambouille endosse son impeccable complet. Il est « fait ». La justice française va lui demander des comptes. Il en a l'habitude. Durant ce temps, il n'aura pas à en rendre à ses créanciers.

H. B.

La présentation de ce numéro est de J.-G. SÉRUZIER.

Du constructeur à l'acheteur sans intermédiaires

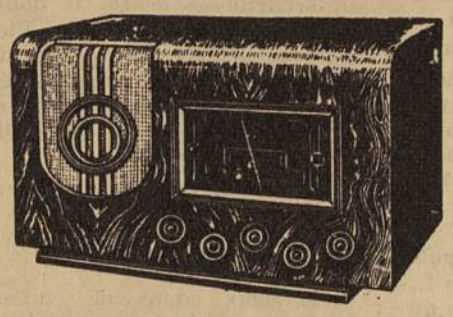
BON DE RÉDUCTION DE 500 FRS
OFFERT PAR « DÉTECTIVE »

SUR CE SUPERHÉTÉRODYNE 7 LAMPES RÉELLES Y COMPRIS L'ŒIL MAGIQUE

CHANGEUR DE TONALITÉ

•

Capte 150 stations dont: Le Vatican, Moscou, Barcelone, Madrid, etc.



SÉLECTIVITÉ VARIABLE

•

Nos postes ont obtenu la médaille d'or, ainsi que la croix d'or

Encombrement : 51 x 28 x 24

Fonctionne sans antenne extérieure, avec le simple bout de fil que nous joignons à l'appareil. Cadran multicolore à feux de position pour chaque gamme d'ondes. L'œil magique permet le repérage silencieux et précis des stations. Musicalité parfaite. Antifading différé, le plus efficace connu à ce jour. Filtrage des parasites et régularisation des survoltages provenant des irrégularités de courant par la lampe C. 23. Haut-parleur électrodynamique grand modèle (21 cm.) à suspension arrière et à blindage spécial antironfleur.
LAMPES TYPE AMERICAIN DU DERNIER MODELE, QUI SONT EN VENTE CHEZ N'IMPORTE QUEL ELECTRICIEN. EN COURANT ALTERNATIF, DE 110 A 250 VOLTS, lampes : 6A8, 6K7, 6Q7, 6V6, 5Z4, C23, et l'œil magique en trèfle cathodique EMI. EN UNIVERSEL, lampes : E3ION, 25Z6, 25L6, 6Q7, 6K7, 6A8, et l'œil magique 6G5.

TOUTES ONDES DE 19 A 2.000 METRES
PRISE POUR PICK-UP, PRISE POUR HAUT-PARLEUR SUPPLEMENTAIRE
GARANTIE : **Un an sur l'appareil et trois mois sur les lampes.**

Pour PARIS convoquez-nous sans engagement	Prix affiché et catalogué. 1.495 Réduction avec ce bon . 500 **PRIX NET.... 995**	COMPTANT CRÉDIT ÉCHANGES

Sur votre simple demande, nous vous expédierons l'appareil dans n'importe quel endroit de la France, sans engagement de votre part, transport et emballage à notre charge. Vous vous engagez, si vous êtes agréablement surpris, à nous faire parvenir les 995 francs dans les cinq jours. (Il faut exactement une heure, LE SOIR, pour juger de la qualité d'un poste.) Si vous êtes déçu, consultez-nous ou renvoyez-nous l'appareil à nos frais. L'expérience ne vous aura rien coûté. CETTE OFFRE S'ENTEND POUR LES PAIEMENTS STRICTEMENT AU COMPTANT DANS LES 5 JOURS. Si vous désirez l'acquérir avec échange de votre ancien appareil, ou à crédit, nous vous enverrons d'abord nos conditions de reprise ou les modes de versements échelonnés. Honorez-nous de votre clientèle en présence de l'effort indiscutable et sans précédent que nous faisons. Nous faisons partie de la LIGUE D'ASSAINISSEMENT COMMERCIAL, ce qui veut dire loyauté. Nous affirmons qu'il est matériellement impossible de fournir un appareil de grande classe à moins de 995 francs.

Établ^ts D. S., 50, rue de Rochechouart, Paris-9e

Près gare du Nord et métro Barbès - Tél. Trudaine 86-07 - Ouvert également le dimanche

---

25.000 francs
et d'autres primes

et superbes récompenses offertes à titre de propagande à l'occasion de notre

Grande vente publicitaire

Une prime de 500f *est payée pour toute solution exacte du simple problème arithmétique*

Grand Concours gratuit

Coucous-Nouveautés — *EXCLUSIVITÉ*

Pendules coucou à oiseau chantant 6 mélodies différentes.

Coucou MELODY Clock Pendule régulateur, sonnerie du coucou, déclanchement de l'oiseau mécanique, chant cadencé accompagné de modulations du bec, superbe sculpture d'origine, mouvement précis et inusable, garanti 10 ans, cédée au prix exceptionnel de.... **68 F**

Reprise, si non convenance, selon Bon joint à chaque envoi

Nous offrons pour toute commande reçue avant 10 jours une **ALOUETTE chantante-prime gratuite** modèle de chambre d'enfant égayant par son chant varié.

Ajoutez à votre commande la solution du problème.

Nulle conformité à une solution-type n'est exigée. Toute solution donnant un résultat exact gagne 500 f en espèces.

Règles

1° Tout acheteur d'un coucou a le droit de participer.
2° Est gagnant sans exception tout participant qui a trouvé la solution exacte du problème. **500 F**
3° A tout gagnant est versé une prime de le jour de publication du résultat établi sur un contrôle rigoureux au 30 Avril 1939.
Possibilité de gagner nos primes de **25.000 F**

Le Problème : Placez des nombres de 1 à 9 dans les cases du carré ci-dessus de façon à ce qu'en additionnant horizontalement, verticalement et dans les deux sens obliques, on obtienne autant de fois que possible le total de 15. - Ne pas effacer les 2 chiffres posés !

Unique Maison de pendules chantantes — seule justifiant la priorité et authenticité

Magasins de Coucous garantis COPA
59, Boulevard de Strasbourg - PARIS 10e

DT. 1. - BON

Veuillez m'expédier le Coucou "Melody Clock" à **68f** modèle à Oiseau chantant que je paierai à réception.
Je participe au Concours avec ma solution ci-jointe.

Nom ..... *Adresse* .....

FORCE SANTÉ VIGUEUR
par
L'ÉLECTRICITÉ

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER

par la SANTÉ.

L'Institut Moderne du Dr. M. A. Grard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'energie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remede spécifique de la guérison certaine et garantie.

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1re PARTIE :
SYSTÈME NERVEUX.
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2me PARTIE :
ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminales, Prostatorrhée, Ecoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3me PARTIE :
MALADIES DE LA FEMME.
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4me PARTIE :
VOIES DIGESTIVES.
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5me PARTIE :
SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à l'Institut Moderne du **Docteur M. A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST,** pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.
Affranchissement pour l'étranger : Lettres, 2 fr. 25 ; Cartes, 1 fr. 25.

POUR RÉCOLTER SA CHANCE,

il faut la semer ...

★ *Des milliers de billets vont gagner. Hâtez-vous de retenir votre chance au prochain tirage de la*

LOTERIE NATIONALE

★ TRANCHE DE L'AGRICULTURE

P.L.D. 63

Cette annonce n'est pas valable pour la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED », 3, rue de Grenelle - Paris (6e). R. C. Seine 237.040 B — Le gérant : Hubert BOUCHET. Imp. Hélios-Archereau, 39, rue Archereau, Paris. Imprimé en France.

Cette sacrée Vérité...

par Simone France

LUNDI. — Au temps béni où chaque entrée d'immeubles offrait la tentation de ses écriteaux de chambres ou d'appartements à louer, il était ordinaire d'effectuer ce qu'on appelait alors le déménagement à la cloche de bois.

On invitait quelques amis et, comme dans le chœur des déménageurs de Courteline, on leur disait à peu près : « Sur vos nuques et sur vos dos, chargez, chargez tous ces fardeaux. » La concierge voyait ou ne voyait pas cette activité insolite et l'on allait ailleurs emménager.

Maintenant, il faut payer. Il faut payer ici, là, ailleurs, partout. Le terme a repris toute sa valeur étymologique ; on ne peut le reculer ; on ne peut l'éluder.

Sauf, pourtant, M. Mamirche Zosott, qui, locataire dans un hôtel de la rue des Couronnes, payait son propriétaire en vendant les meubles et même le matelas de la chambre qu'on lui louait. Moyen détourné, mais frauduleux, de se loger sans bourse délier et qui lui vaut d'être encore hospitalisé gratuitement, puisqu'il est maintenant en prison.

MARDI. — Mlle Colette Villars avait quitté le domicile paternel et le lycée de Versailles, où elle faisait ses études, pour se lancer dans le cinéma. Les lauriers des vedettes l'empêchaient de dormir, mais non de courir, puisqu'il fallut douze jours pour la rattraper.

On n'y serait pas parvenu sitôt si la romanesque jeune fille n'avait eu la mauvaise idée d'écrire à l'une de ses camarades de lycée, avec le secret espoir d'en obtenir de faux papiers ; si elle n'avait eu l'imprudence de lui donner son adresse, en langage chiffré soit, mais que la police déchiffra aisément.

Elle ne sait peut-être pas encore, cette enfant, qu'un secret ne se peut garder qu'au profond de son âme et qu'il n'est pas bon de le faire partager à une jeune lycéenne, même très affectueuse.

Un autre conseil : qu'elle continue gentiment, studieusement, à suivre les cours du lycée ; ça vaudra mieux, pour son bonheur futur, que d'affronter les sunlights, les metteurs en scène et les « cabots ».

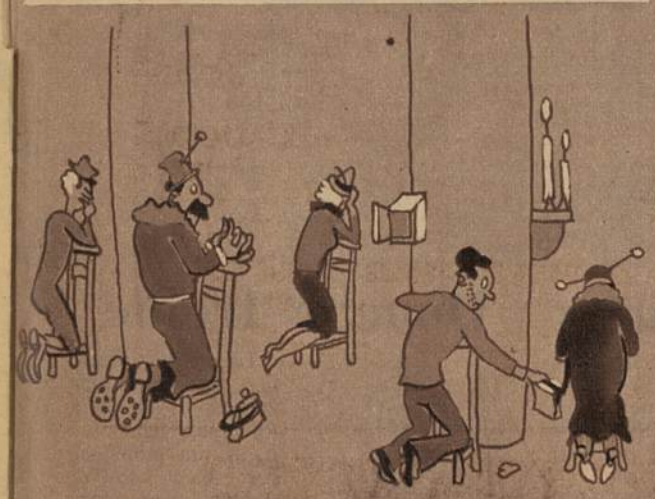
MERCREDI. — Jean-Gaston Parret, las d'être avocat sans cause et candidat député sans voix (sans voix d'électeurs) se mit maître chanteur.

C'est un état assez difficile à tenir, qui cause bien des déboires et ne rapporte, le plus souvent, que des coups de pied au c... et de la prison.

A moins que de le faire sur une haute échelle ; auquel cas, cela change de nom. On peut être alors décoré, honoré et mourir respectablement à la tête d'un grand journal d'information. Cela s'est déjà vu.

Jean Parret imagina de constituer une bande d'aigrefins qui s'en prenaient aux sages-femmes et menaçaient de révéler certains agissements d'icelles si 5.000 francs ne leur étaient pas versés.

Ce qui valut à l'une de ses complices d'être enfermée dans un placard par une sage-femme, avant que d'être mise à la Petite Roquette. La carrière politique et avocassière de Parret me semble compromise quoi qu'on dise — et que je ne crois pas — des avocats et des députés.



JEUDI. — Pendant un assez long temps, les femmes qui venaient prier dans les églises pouvaient croire que Dieu les abandonnait. Elles s'en retournaient le sac à main vidé par une main profane.

Puisque Dieu, dans son temple, n'y mettait point ordre, il fallut recourir à la justice des hommes. Les inspecteurs Tastevin et Dutrey furent chargés de jouer les anges gardiens.

Ils se déguisèrent en vieilles femmes. Leur ferveur paraissait telle que le voleur s'y laissa prendre. Quand il voulut subtiliser à l'inspecteur Dutrey les vieux papiers dont celui-ci avait bourré son réticule, la vieille dame se retourna et, d'une poigne vigoureuse, immobilisa le tire-laine, Georges Rousset. C'est ce qui s'appelle être pris la main dans le sac. Son complice, Edmond Poulain, fut arrêté. Ce travail rapportait 10.000 francs par mois.

Mais j'y pense : puisque Dieu ne fit rien pour que cet argent allât au denier du culte, par exemple, ou pour qu'il restât dans les sacs de ses fidèles, c'est qu'il voulait rappeler ces brebis et son clergé au détachement des biens de ce monde.

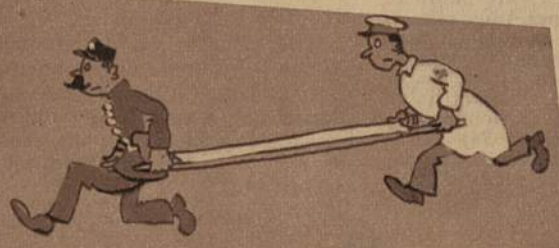
SAMEDI. — Je vous dis plus haut qu'un jeune homme circulait nu dans le bois de Boulogne et qu'il ne cachait rien de son sexe, qu'au contraire il entendait bien faire comprendre à d'autres camarades qu'il était un homme ; que, pour ces faits, il sera poursuivi.

Or, à Nanterre, c'est tout à l'inverse qu'opéra Emile Levray. Il se promenait vêtu d'un manteau de fourrure, chaussé de souliers à hauts talons, coiffé d'un délicieux petit chapeau, comme on les fait à présent, qui ressemblent soit à une aile d'oiseau, soit à rien du tout. Il était très maquillé et minaudait en demandant aux vraies femmes qu'il rencontrait des conseils sur son ajustement. Et pourtant, Emile Levray, comme notre nudiste, a été arrêté.

La police est décidément contrariante ; vous vous mettez nu, on vous arrête ; vous prenez un costume féminin, on vous arrête. Dans l'un et l'autre cas, vous passez pour dément. Et Marlène Dietrich se déguise en homme : on lui trouve du génie !...

VENDREDI. — Je ne sais pas la crédibilité du récit de M. Jean Dubois qui, surpris en chemise, l'autre jour, allée de la Longue-Queue, au bois de Boulogne, par un garde, raconta, pour s'excuser, qu'il était nudiste. C'est peut-être vrai. Je connais des nudistes qui sont capables de tout, même de se mettre en tenue (c'est-à-dire tout nu) par cinq degrés au-dessous de zéro, même de dire la vérité.

Mais je conviens, avec le garde qui empoigna Dubois par sa chemise et avec le Parquet qui le poursuit, que de se mettre nu dans un fourré du bois de Boulogne, avec cinq ou six autres hommes aussi légèrement vêtus, peut prêter à la médisance et qu'il vaut mieux ne pas tenter le diable, ni le dieu Pan, ni les dryades légères, ni même les promeneuses non nudistes qui pourraient s'égarer en ces endroits. Je conviens que, si le jeune Jean Dubois a de puissantes raisons hygiéniques pour livrer au grand jour son corps à la caresse de la bise, nos mœurs sociales en ont d'autres pour le mettre à l'ombre ; qu'enfin nous assistons là au vieil antagonisme de la société et de l'individu.



DIMANCHE. — Quelque chose ne va plus sur notre machine ronde : les hommes se déguisent en femmes, les femmes en hommes ; des marchands de cacahuètes dirigent le cinéma français, des policiers sont gangsters, des gangsters sont indicateurs, des communistes veulent faire la guerre, des ratapoils ne le veulent plus, des prisonniers refusent de quitter leurs geôles.

Oui ! Antoine Eclaircy (un nom, pourtant, à préférer « le soleil luysant, cler et beau » à la morne humidité des cachots) veut passer sa vie en prison. Dès qu'il est libéré, il s'ingénie à se reforger des chaînes. Qu'on ne compte pas sur lui pour succéder à Spartacus ; prisonnier il est, prisonnier il veut rester. Il a déjà usé de beaucoup de subterfuges pour vivre à l'ombre : il insulte les agents ; il casse des becs de gaz ; il dîne dans un restaurant et refuse de payer ; il prend le train sans billet, etc. Une seule chose l'ennuie : parfois, ceux qu'il exploite ne le conduisent pas au commissariat, mais le rossent. Or, Eclaircy aime la prison, mais n'aime pas les coups.

Jean Galiné Bernier

LA JUSTICE DES

Le mari, la femme et l'autre...

Durant de longues années, M. Poulinat végéta mais ne vécut pas : il ne s'occupait que de gagner des millions à vendre en gros du beurre, des œufs, des fromages. Il y parvenait aisément, si aisément qu'il en fut un jour dégoûté et que, las de vendre les œufs, il voulut acheter une poule. Naturellement, il la choisit jeune et jolie. Ses millions contrebalançant sans peine sa calvitie et ses cinquante ans, il fut agréé pour époux.

Peut-on lui donner tort ; avec une femme acariâtre, laide et de son âge, son front fût resté sans cornes mais quel agrément eût-il tiré d'une existence surchargée de millions, de beurre, d'œufs, de fromages et d'une femme sans attraits ? Au contraire, la jolie personne de vingt ans troubla délicieusement sa vie. Son cœur, qui ne battait plus très fort, pincé maintenant par la jalousie, le plongea, comme à vingt ans, dans des émois craintifs. Il guettait sur le front pur de son bel amour le vol des pensées ; il cueillait sur sa bouche des mots menteurs ; il écoutait aux portes, fouillait les sacs à main, scrutait les secrétaires ; il était malheureux ; enfin, il vivait. Toute la splendeur des oarystis le baignait de nouveau comme du temps qu'il avait des cheveux noirs, qu'il était commis d'épicier à vingt francs par semaine, nourri, logé, blanchi et qu'il soupirait pour une petite vendeuse d'un magasin voisin.

Par-dessus le marché, il avait une femme-enfant qu'il comblait de cadeaux et, croyait-il, de bonheur. Donner, voir une petite fille grapiller avec ses doigts roses dans sa bourse et dans son âme, la sentir qui écorne un peu de ses ongles et de ses dents le bloc d'or, qui égratigne le cœur à vif, n'est-ce pas ce qu'on peut rêver de mieux sur cette terre ?

Naturellement, Mme Poulinat s'offrait les sports d'hiver. C'est une mode que ni les chevilles brisées, ni les bronchites contractées, ni M. Jean Zay en skieur, ne peuvent faire passer. On en reviendra, mais, actuellement, le bon ton n'est pas de voir Naples et mourir ; le bon ton, c'est de voir les Alpes et de mourir s'il plaît à la neige, aux skis, aux avalanches et aux coups de fusil des hôteliers (et il leur plaît souvent).

En vérité, Mme Poulinat n'en mourut pas. Toute bouclée, très brune, elle était éblouissante de jeunesse et de gaîté, dans ce décor immaculé. Un jeune docteur la vit ; il vint ; il vainquit. Ah ! les jours délicieux ; les descentes folles ; les joues fraîches qu'on baise à petits coups, à l'étape, pour en apaiser les brûlures ; les chutes adroites et souples, comme on tombe à vingt ans et le soir, à l'hôtel, l'ascension ardente du septième ciel de deux corps jeunes et chers !... les caresses infinies ; les promesses insensées ; les dons sans réserve de toutes les forces vives...

◆

Presque rien ne troublait l'enchantement. Il fallait seulement écrire de belles lettres d'amour à M. Poulinat. Le jeune docteur arrangeait un peu le style, la jeune femme s'imaginait qu'elle écrivait à son amant ; ainsi, M. Poulinat était comblé ; il n'avait jamais rien lu d'aussi beau ; il répondait : « Oh ! non, je n'oublie pas mon petit « chiffon » perdu dans la neige ». Elle disait encore : « Je suis un peu chatte; je me pelotonne sur ta large poitrine » (le coup de la large poitrine devait être un coup du docteur ; ça prend à tous les coups avec les hommes ; ils sont si fats !...) Mais voilà ! comme toujours en amour, il n'est qu'un partenaire qui se donne complètement. L'autre calcule, suppute, évalue, juge et... profite.

Le docteur, qui vivait jusqu'alors chez ses parents, sans argent et sans clientèle, eut bientôt un bel appartement de 20.000 francs aux Champs-Elysées, quatre domestiques, un cabinet médical somptueusement aménagé avec les derniers perfectionnements scientifiques. Tout cela payé par le bon M. Poulinat qui avait laissé à sa jeune femme une quantité de titres et un compte libre en banque sur lequel elle tirait à toute volée. Le jeune docteur lui promettait de devenir un grand savant ; elle le croyait ; elle croyait que la science, cela s'achète comme un appareil de rayons X, avec des billets de banque. Pour mieux inspirer son grand savant, elle voulut vivre à ses côtés, comme assistante.

Las, les choses se gâtèrent. M. Poulinat consentait à ne pas voir les trous dans le compte en banque, mais il n'acceptait pas de ne plus voir sa brune et jolie femme. « J'ai assez travaillé pour nous deux, disait-il ; tu ne vas pas travailler pour un autre. »

Le jeune docteur fit alors une démarche héroïque. Il prit son air le plus docte et le plus conquérant à la fois puis vint tout révéler à M. Poulinat. Tout à trac, il lui dit : « Elle ne vous aime plus ; c'est moi qu'elle aime, je vous rembourserai 100.000 francs. » En voilà un singulier médecin ; il fit cet aveu sans avoir préalablement ausculté le cœur de M. Poulinat. Il pouvait tuer sur le coup cet amoureux de cinquante ans. Il n'aura pas ma clientèle. M. Poulinat pleura mais dut consentir au divorce lorsqu'il comprit que l'irrémédiable était accompli et que la jeunesse et la science avaient le pas sur l'âge et les millions.

◆

Il commit alors un acte répréhensible à mes yeux, le seul, mais qui ternira à jamais, je le lui prédis, le souvenir de son bel amour.

Un soir qu'elle était restée chez le docteur pour y recevoir des soins qui ne regardaient point le médecin mais l'amant, il fit dresser un constat d'adultère.

Et voici nos personnages devant le président de Clavel.

Ils sont très émouvants, tous trois. Le mari, avec sa tête débonnaire et sa douleur ; Chiffon (le mari et l'autre l'appellent Chiffon dans l'intimité), mise à la dernière mode, écoutant les plaidoiries d'un petit air absent, ne regardant pas M. Poulinat et n'ayant d'yeux que pour son bel amant ; lui, le jeune docteur, très beau, très sportif, très vivant — et un peu canaille.

De ce drame, Me Pinganaud, l'avocat du marchand de beurre, œufs et fromages, tire des accents à faire pleurer. Sa sobre plaidoirie est d'une belle venue, pleine d'émotion sans facile sensiblerie, nuancée, adroite, fine comme les sentiments de son client.

Le président de Clavel, sensible à l'expression de ces sentiments, mais aussi troublé par la dialectique serrée de l'avocat de Chiffon, soutenant que sa cliente se croyait libre, alors qu'elle n'était séparée que de corps, ne condamne la jeunesse qu'à vingt-cinq francs d'amende chacun et à un franc de dommages-intérêts.

Ce petit drame assez commun montre assez qu'il faudrait ajouter un acte à la comédie de Molière, *L'Ecole des Maris*. Ariste (M. Poulinat) n'a rien fait de bon de sa femme-enfant ; avec elle, la méthode de Sgnanarelle eût peut-être prévalu ; on pourrait intituler cette suite : *La conversion d'Ariste* ou *Le Triomphe de Sganarelle*.

SIMONE FRANCE.

Elle aimait ce Cuissot

J'ACCORDE que les temps sont durs pour les jeunes filles à marier. Mais, tout de même, je n'aurais pas été prendre mon mari parmi les voleurs d'autos. Yvonne C..., grosse blonde à la mise tapageuse, a peut-être agi, il est vrai, par bonté pure et pour sauver d'une lourde condamnation son ami, Paul Cuissot, qui comparaît aujourd'hui devant le président Patouillard, pour avoir trop aimé les biens d'autrui et spécialement les manteaux, sacs à main, fourrures, que des imprudents laissent dans leurs autos en station.

Le président Patouillard s'étonne d'abord un peu qu'un détenu à la Santé puisse encore être aimé. Puis, je l'entends dire à son assesseur, M. Brissaud : « Après tout, le cœur de cette Yvonne a des raisons que ni vous ni moi ne pouvons connaître ; elle aime ce Cuissot-là ; ne l'en dégoûtons pas ; moi, je préfère le cuissot de chevreuil ». Et il ajoute à haute voix : « Les bans sont publiés ; allez vous marier ; devenez plus sage et ne confondez plus le tien et le mien. Je ne vous condamne qu'à trois mois avec sursis, mais ne vous obstinez plus à parer votre blonde amie avec les objets qu'on trouve dans les autos qui stationnent ».

— Nous le jurons ! proclame l'avocat de Cuissot, Me Baudet, qui ne veut pas donner à son client le coup de pied de l'âne.

S. F.

Dans un chemin creux

EUGÈNE LOQUE, ouvrier agricole, cherchait du travail.

On lui signala une ferme, aux environs d'Amilly, dans l'Eure-et-Loir, où il pourrait trouver de « l'embauche ».

Il s'y rendit, reçut, en effet, une offre d'emploi et fut prié de revenir. Le lendemain, à la ferme, se présenta en même temps que lui un autre candidat, un Polonais, Bogislas ; les deux hommes rentrèrent ensemble à Chartres.

C'est dans le trajet entre la ferme et le village d'Amilly, où les deux ouvriers devaient attendre l'autobus pour gagner Chartres, que se produisit le « drame ». L'endroit était désert : un chemin creux, bordé de haies de noisetiers.

Bogislas marchait à côté de Loque. Tout à coup, il ressentit quelque chose de bizarre. Tiré par une main qui ne pouvait être que celle de son compagnon de route, le pantalon tomba. Bogislas se débattit, mais l'autre était plus fort que lui.

Et, dans la nuit qui était sombre, le Polonais eut peur.

Ça se conçoit. D'autant plus que, le pantalon ayant chu, le Polonais avait les fesses à l'air et les pieds ligotés, mauvaise posture pour se défendre contre une attaque dirigée sur son arrière.

Loque ayant échoué, se vengea sur le portefeuille du Polonais qu'il prit avec les 400 francs y contenus.

Les deux gueux de Jean Richepin, dans *Idylle des pauvres*, qui lui valut un mois de prison et 200 francs d'amende (Seigneur ! faites que mon histoire de chemin creux ne me réserve pas le sort du poète...), les deux gueux de Richepin n'avaient pas été jusqu'au vol ; le viol leur avait suffi.

Eugène Loque arrêté, voulut bien reconnaître le vol, mais pas le reste.

Le tribunal de Chartres acquitta Eugène Loque du chef de violences. Ce qui me paraît bien jugé, car l'occupation insolite dont se plaignait Bogislas doit être assez malaisée, même sans fortifications ni forces spéciales.

Mais, pour le vol, le tribunal le condamna à six mois de prison.

Et la dixième Chambre de la Cour de Paris, que présidait M. Charier, vient d'augmenter la peine : dix mois au lieu de six, et cinq ans d'interdiction de séjour.

J. M.

Douche froide

La petite Liliane D..., âgée de quinze ans, vit s'asseoir un jour, en face d'elle, un monsieur fort bien mis et qui déplia un journal sur ses genoux; elle n'eut pas, d'abord, d'inquiétude.

Mais quand l'homme lui demanda la permission d'user librement devant elle d'un plaisir que se donnait Onan pour éviter que sa belle-sœur ne conçût et qu'il le fit en des termes beaucoup plus crus et plus clairs, ses yeux s'ouvrirent et ce qu'elle vit l'incita à réclamer du secours d'un homme d'équipe qui passait sur le quai (le train était encore en gare et seule s'agitait la main frénétique du vilain monsieur).

L'homme fut arrêté. Cet incident ferroviaire n'est pas nouveau quoi qu'en dise le bon président de Clavel qui objecte qu'autrefois, on demandait aux dames, dans les wagons, la permission de fumer et rien d'autre. Quand j'avais l'âge de Liliane D..., pareille aventure m'advint et j'avoue que je n'eus pas alors le courage de cette enfant ou peut-être étais-je plus niaise. Je laissai, noyée de dégoût, s'assouvir seul l'ignoble personnage.

Devant la 17e Chambre, celui-ci voudrait bien passer pour un malade. Il exhibe — c'est une manie — un certificat médical fort obscur duquel on n'entend bien que ces mots : obsession à l'exhibitionnisme ; mais le président de Clavel lui coupe sa retraite.

— Vous n'êtes pas si fou que cela ; vous savez bien choisir les compartiments de jeunes filles ou de jeunes femmes seules. Ne croyez pas que l'exemple des vices de jeunesse d'un célèbre écrivain, qui, par ailleurs, portait haut la hampe du drapeau, puisse être suivi ou vous soit de quelque secours, non plus que l'exemple de J.-J. Rousseau jeune. Ignoble vous êtes, et vous n'avez pas l'excuse du génie. Estimez-vous heureux de vous en tirer avec trois mois et le sursis.

Trois mois de prison, c'est en effet une douche froide de nature à rendre le calme à cet homme qui s'agite.

S. F.

HOMMES

Quand le cochon s'éveille...

On parle toujours des vapeurs du vin qui troublent, dit-on, l'esprit, échauffent les sens et inclinent au libertinage, voire à la lasciveté. Or, depuis que je fréquente (pour vous, lecteurs) les chambres correctionnelles, je n'ai jamais vu comparaître un ivrogne que le vin aurait poussé à la luxure, à qui il aurait planté dans le sein le clou de la débauche, comme disait cet autre ivrogne de Musset. C'est à croire que Bacchus et Vénus font, de nos jours, très mauvais ménage. Par contre, les bains de vapeur approvisionnement abondamment les tribunaux. Croyez bien que je ne cherche pas à réhabiliter le vin ; le vin de France n'a pas besoin d'avocat; il se défend très bien tout seul. Croyez aussi que je n'ai rien contre la vapeur; elle rend service aux locomotives et aux bateaux, mais ni Papin, ni James Watt n'entendirent qu'on en usât comme M. Vaudmann.

•

M. Vaudmann a 50 ans, de l'élégance à revendre, des cheveux blancs. Il vint de l'étranger pour visiter Paris. On trouve de tout à Paris, et notamment des guides qui vous promettent des plaisirs coûteux et frelatés. Je suis sûre que M. Vaudmann écouta plutôt l'un de ses guides-là que son médecin et que s'il entra l'autre jour dans un établissement de bains de vapeur, ce n'était pas exclusivement pour garder sa ligne. On ne peut rester éternellement jeune mais on peut rester éternellement corrompu.

Quand il fut nu et qu'il n'eut plus au cou qu'une plaque portant le numéro 78 (le numéro de son vestiaire) et qu'il entrevit dans un brouillard d'autres corps aussi nus mais plus juvéniles que le sien, M. Vaudmann sentit que le cochon qui sommeillait en lui s'éveillait et bâillait d'ennui. Il voulut lui donner une proie pour calmer ses impatiences et ses grognements. Malheureusement, le cochon à demi éveillé, à demi clairvoyant à cause de la vapeur, à peu près incapable de choisir son aliment, affamé, voulut engouffrer ce qui lui tomba d'abord sous la dent. Or, ce qui lui tomba sous la dent fut un inspecteur de police déguisé en Antinoüs. C'est un morceau dur à digérer pour un cochon, qu'un inspecteur de police et cela peut provoquer des indigestions que la justice soigne par quelques jours de régime pénitentiaire. C'est ce qui advint à M. Vaudmann qui fera 15 jours de prison, encore qu'il prétende que l'inspecteur se trompe de cochon.

— Ce n'est pas le mien, jure-t-il.

— Ah ! oui, rétorque l'inspecteur ; il n'avait pas le numéro 78 au cou, votre cochon ?

Puis, il fait tourner de biais le cochon et, triomphant, il s'écrie en regardant le président de Clavel :

— Vous pouvez être sûr que je ne me trompe pas, monsieur le président. Pas de possibilité d'erreur avec un groin comme celui-là...

S. F.

NOTRE VOIX

Sécurité de la France

Le cœur se serre au récit qui nous est fait de la fuite des femmes et des enfants espagnols, de leur détresse. Les moindres détails de ce dramatique exode bouleversent notre sensibilité et nous émeuvent : de pauvres petits, épuisés par une longue marche sur les chemins de la montagne, en ces journées et en ces nuits d'hiver, des vieillards, tout un peuple affamé et loqueteux est venu chercher asile sur la terre française.

Il appartiendra à d'autres plus qualifiés que nous de dire si ce départ en masse était nécessaire, car en d'autres endroits d'Espagne, les populations civiles n'ont pas fui, devant les troupes de Franco.

Mais le fait est là ; nous abritons, en ce moment (les chiffres que donnent les statistiques ne concordent pas) plus de cent mille personnes. Une pareille invasion pose de multiples problèmes, dont l'écho a retenti, ces jours derniers, à la tribune du Parlement.

Problèmes d'entretien, d'hygiène, de sécurité.

La pitié ne peut suffire à tout. A côté de tant de malheureux qui y ont droit et à qui nous ne la marchandons pas, il y a, naturellement, tous les indésirables qui viendront grossir la masse de ces étrangers, qui encombrent nos tribunaux et troublent l'ordre public.

Le gouvernement s'est immédiatement préoccupé de résoudre ces questions délicates par des négociations diplomatiques et l'on peut espérer qu'à brève échéance, une formule qui satisfera, sinon tout le monde (car il y aura toujours des mécontents) du moins une élémentaire justice, sera trouvée.

Mais un aspect nouveau — et fort original — de cette question d'Espagne nous a été révélé par un de nos confrères : avant tout, la sécurité de la France doit être maintenue. Trop d'ennemis nous guettent et le danger est tel pour les destinées de la patrie que rien ne doit être négligé pour en assurer le respect.

Or, il y a en France, et particulièrement dans la région du sud-ouest, proche de la frontière pyrénéenne, des colonies d'Italiens, nombreuses et florissantes.

Les qualités de travail, de sobriété, d'épargne de ces colons, immigrés chez nous, surtout depuis la guerre, ont produit leurs résultats : propriétaires de domaines sans cesse accrus, ces Italiens s'efforcent de garder une certaine autonomie et leur indépendance de race. Ils ont leurs écoles, leurs églises, ils forment une enclave italienne en terre française.

La propagande fasciste s'exerce, vivace, parmi eux.

Il y a là un danger qui n'a pas échappé aux autorités administratives. Le moment, peut-être, serait opportun pour user à l'égard d'un certain nombre de ces Italiens, choisis parmi les plus fervents fascistes, de ces mesures d'expulsion que le gouvernement de Rome n'hésite pas à employer contre les membres de l'Académie française !

Et l'on remplacerait les Italiens expulsés par des Espagnols, d'une moralité éprouvée.

La question vaut la peine d'être étudiée à fond. Nous y reviendrons prochainement.

DETECTIVE.

Le médecin amoureux

Au banc des prévenus, la dame Wanpel, brune impétueuse, vrai « paquet de nerfs », offre, avec son épais, obèse et gélatineux mari, un contraste saisissant. Quelque trente années, il est vrai, les séparent, car M. Wanpel, pourtant restaurateur, s'avère, avec ses soixante-cinq automnes bien sonnés, comme « mal conservé », tandis que sa femme... Mais là est précisément toute l'histoire.

Mme Wanpel, *répondant tout de go à l'interrogatoire du président.* — J'ai giflé M Rola, c'est possible...

Le président, *rectifiant.* — C'est même certain ! (*Rires.*)

Mme Wanpel, *continuant, volubile.* — ...Mais je l'ai giflé « pour des raisons valables » (*sic*). J'étais inondée (*resic*) de lettres anonymes et de déclarations d'amour. Et c'était toujours la même musique : « Puisque vous trompez votre mari, trompez-le aussi avec moi ! » Or c'était le contraire, mon président ! J'ai ouvert l'œil. C'était mon mari qui me « cocuflait » (*rires*) avec une blonde oxygénée, genre poupée parisienne...

Le président, *endiguant ce flot de paroles.* — Ne nous égarons pas ! Pourquoi avez-vous supposé que M. Rola était l'auteur des lettres anonymes ?

Mme Wanpel. — Mais c'est bête comme chou ! Client de notre établissement, M. Rola, depuis un mois, me faisait « du plat ».

Le président, *avec à-propos.* — Du « plat » à la femme d'un restaurateur ! Oui, l'invite était précise ! (*Rires.*)

Mme Wanpel. — Et puis, dans les lettres, toujours je retrouvais le jargon des médecins. Or M. Rola est docteur !

Le président. — Les lettres contenaient des termes médicaux ?

Mme Wanpel, *brandissant son paquet de missives.* — Oh ! oui, mon président, de la première à la dernière ligne, c'étaient des : « Si vous repoussez mes avances, *j'en ferai une maladie, j'en mourrai !* »

Le président. — En effet, « J'en mourrai » me paraît assez péremptoire!

Mme Wanpel. — Dans les lettres, le correspondant anonyme accusait aussi mon mari d'avoir une petite amie âgée de quatre-vingt-quatre ans ! (*Hilarité.*)

« Vous devinez ? C'était pour me dégoûter de lui. (*Rires.*)

Le président. — J'espère qu'on n'y est pas parvenu !

•

Voici maintenant, à la barre des témoins, le galant médecin. Gabardine mastic, chapeau beige clair, guêtres idem. Elégance très 1900 d'un Don Juan quinquagénaire.

Le témoin. — Mme Wanpel s'est précipitée sur moi. Elle m'a donné deux bonnes gifles. Vlan ! Vlan ! Un aller et retour en première classe ! (*Rires.*)

« Puis le mari est arrivé. Il m'a incendié d'ordures ! (*Sic.*) Il m'a saisi à la gorge avec ses énormes pattes et il a déchiré mon pardessus. Je porte plainte ! (*Avec indignation.*) Un pardessus de deux gros billets !

Le président. — Vous pousuiviez Mme Wanpel de vos assiduités ?

Le témoin. — Je l'ai poursuivie, c'est vrai... mais en justice de paix ! (*Rires.*) Pour diffamation. Elle m'avait traité de « morticole à la manque » ! (*Hilarité.*)

Diable ! Diable ! Et M. Wanpel ? Il est si sage qu'on avait oublié de l'interroger, et lui trouvait cela très naturel !

M. Wanpel, *le bras droit au ciel.* — Je porte serment ! (*sic*) (Au fait, ne porte-t-il autre chose ?)

Le président. — Vous êtes prévenu. Laissez le serment aux témoins !

M. Wanpel. — Enfin, je jure que ce Môssieu (*désignant l'élégant docteur*) a essayé de « soulever » ma femme. De dépit, il l'a calomniée, frappée ! Alors, dame, je suis intervenu. Je suis patient, très patient, mais tout de même... n'est-ce pas !

Sans doute les magistrats partagent-ils cet avis, car, si Mme Wanpel est, pour le principe, condamnée à une petite amende, le mari est acquitté. Quant au docteur, le tribunal lui alloue un franc de dommage. Il fait la grimace et trouve, sans doute, amère la pilule à avaler !

COURRIER JURIDIQUE

A., receveur des P. T. T. — Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt votre lettre. Vous avez certainement fait une déclaration irrégulière à l'état-civil, au moment où vous avez requis l'établissement de l'acte de naissance de votre enfant. Votre fille a une filiation adultérine, puisque vous étiez marié (mais en instance de divorce) lorsqu'elle est née de vos relations avec votre maîtresse.

Allez consulter un avoué, au chef-lieu de votre arrondissement, pour examiner la procédure qui pourrait être employée.

A. M., Civray. — Une expertise chimique permet de déterminer « l'âge » d'une écriture. Mais encore faut-il que l'écriture ait une certaine « jeunesse » ou une non moins certaine « ancienneté ». Nous ne pouvons vous dire si la mention suspecte sera exactement déterminée, quant à la date à laquelle elle a été écrite : de 3 mois ou de 22 mois ? Vous devriez soumettre le texte litigieux à un expert.

Adjudant M., Taza. — Votre père pourrait demander sa grâce en adressant une requête sur papier timbré au garde des Sceaux. Ecrivez à son avocat pour qu'il rédige lui-même la requête. Cette affaire est évidemment lamentable et, en raison du grand âge de votre père et de son passé honorable, la grâce lui sera peut-être accordée. En tout cas, tentez la démarche : elle en vaut la peine.

HERVAULT A SAUVÉ SA TÊTE

Georges Hervault fut condamné à mort par les jurés du Pas-de-Calais pour meurtre de Rachel Renard. Cassé pour vice de forme, le procès est revenu devant les assises du Nord qui, admettant le doute, n'infligèrent, cette fois, que les travaux forcés perpétuels. Voici Hervault s'entretenant avec son avocat, Me Floriot.

Cérou (au centre) ***relate sur les lieux du drame la mort violente de Marcel Dastugue ; mais, de même que Dupuy, il s'obstina à affirmer qu'il ignorait le mobile du meurtre.***

un homme

Brive-la-Gaillarde
(*De notre correspondant particulier.*)

Il y avait bal, l'autre dimanche soir, à la salle des fêtes. C'était un bal populaire, où le souci de l'étiquette faisait place à l'entrain des sauteries de famille. Le jazz, les rires, les joyeuses exclamations, les petits cris nerveux des cavalières trop « chahutées » rythmaient et ponctuaient le tourbillon, la bousculade des danseurs en liesse.

Les mères, assises en alignement au pourtour de la salle, souriaient à voir la jeunesse s'en donner à cœur-joie. Mais, vers minuit, plus d'un chaperon prit la mine pincée, remarquant, parmi les couples qui se trémoussaient, un vigoureux danseur d'allure et de maintien canaille.

— Comment ! s'offusquaient les mamans brivoises, voici ce grand Marcel Dastugue au milieu de nos filles ! Pourquoi a-t-on laissé entrer ce garçon-là ? Sans doute, toute sa famille est-elle parfaitement honorable, mais lui-même n'en est pas moins le pire des voyous. Ivrogne, batailleur, tirant ses ressources du braconnage et de la prostitution, on le dit, malgré ses vingt-neuf ans, le chef de la pègre de Brive. Vraiment, sa présence à ce bal est intolérable !...

De fait, Marcel Dastugue était un fort mauvais sujet. Bien qu'il fût l'un des jeunes, parmi les quinze ou vingt chenapans qui constituent le *milieu* brivois, il s'était imposé par sa force athlétique à cette inavouable phalange. Ses poings lui assuraient l'autorité sur ses pareils, tous spécialisés, comme on vient de le lire, dans le braconnage en rivière et dans ce rôle qui consiste à « convoyer » les prostituées, de crainte qu'elles ne disparaissent au cours de leurs déplacements d'un lupanar à un autre.

Sa détestable autorité n'impliquait pas, toutefois que Dastugue fût assimilable à ces « caïds » qui font figures à Montmartre. A Brive, le *milieu* n'a guère d'envergure, ni par le nombre de ses effectifs, ni par les moyens qu'il emploie pour se « défendre ». La vingtaine de mauvais garçons qu'on se montre du doigt dans notre ville ne sont exclusivement que des crapules nées dans le pays et qui, après avoir rapidement affronté l'aventure à Paris, à Bordeaux, à Marseille ou à Toulouse, ont rencontré dans la jungle de l'une ou l'autre de ces villes des embûches qui les ont rebutés. Dès lors, ils ont réintégré la cité natale, où la police les surveille de près. Ils emploient leur désœuvrement à quelques cambriolages minimes (à la rapine, plus exactement). Ils prélèvent clandestinement leur butin dans les eaux poissonneuses de la Corrèze et de la Vézère, ce qui, d'ailleurs, ne va pas sans échange de quelques coups de feu nocturnes, en été, pour l'attribution de tel ou tel « champ de pêche ». Ils « convoient », à l'occasion, les prostituées voyageant dans la région, mais sans avoir la ressource d'exploiter continuellement ces dames, car les souteneurs sont très sévèrement réprimés à Brive. En bref, tout comme ses compagnons de la pègre locale, Dastugue ne tirait que de maigres profits de sa malfaisance opiniâtre ; et, tout « caïd » qu'il fût ici, il aurait paru dérisoire à ses émules montmartrois...

En outre, il y avait dans les replis de son caractère un étrange résidu de principes moraux. Par exemple, il répétait fréquemment à ses acolytes dénaturés, notamment à son congénère Dupuy qui brutalisait fréquemment sa mère :

— Arrange-toi pour ne pas faire de peine à ta « vieille ». Une mère, c'est sacré : celui qui est mauvais pour elle, c'est pas un homme...

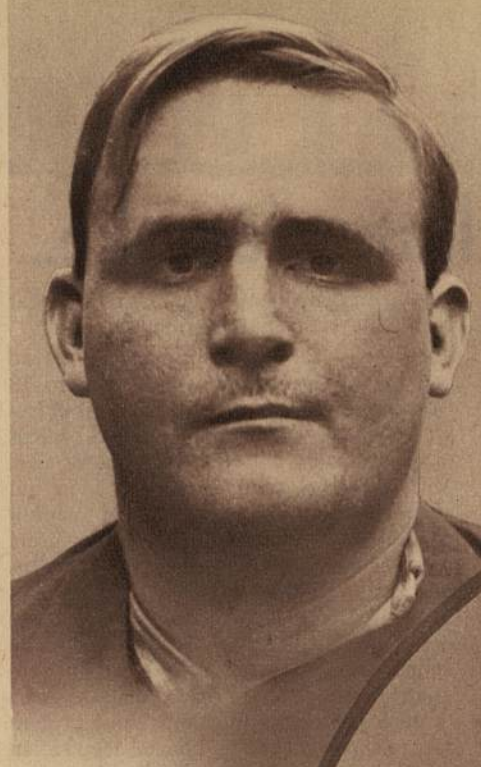
N'empêche que mesdames les mères qui, ce soir-là, assistaient au bal de la salle des fêtes, étaient extrêmement mécontentes de voir danser Dastugue parmi leurs jeunes filles.

Roby le prostitué

Vers une heure du matin, l'émoi des chaperons redoubla. Trois jeunes gens venaient d'entrer qui n'étaient pas plus recommandables que le « caïd » brivois. Les nouveaux venus étaient Jean Cérou (dit « Jantou »), Jean-Baptiste Dupuy et Roby, trois voyous dont la mauvaise réputation est établie à Brive autant que dans la région.

— Regardez donc Roby ! se disait-on notamment. Il affiche ses mœurs d'homosexuel dans son habillement et dans son maintien. Non, il est inadmissible qu'on tolère ici des gens de cette sorte...

Cependant, Roby dansait, gardant ses attitudes efféminées, mais prodiguant néanmoins le madrigal à l'oreille de sa cavalière. Etait-ce pour essayer de faire illusion qu'il se montrait aussi galant vis-à-vis de la jeune femme serrée contre lui ? Non pas. Aguichant les hommes par cupidité, il ne dédaignait pas, à l'occasion, de tenter sa chance auprès des femmes dans le but d'accroître ses infâmes profits. Agé de vingt-cinq ans, il avait déjà, au grand désespoir de sa mère, entrepris d'innombrables métiers, affronté de multiples tribulations. A Marseille, une balle dont il portait la trace derrière l'oreille avait failli lui coûter la vie au cours d'un drame de mœurs. A Brive, il avait naguère purgé deux mois de prison pour avoir entôlé (après combien d'autres « clients » !) un trop confiant voyageur de commerce. Par ailleurs, sa double carrière de prostitué masculin et de souteneur occasionnel lui avait valu d'être mêlé à maintes bagarres avec des rivaux.



Dastugue (en médaillon) ***fut abattu par Roby*** (plus bas, à droite) ***alors qu'il sortait du bal avec Dupuy et Cérou*** (ci-dessus et en haut à droite).

— Eh bien, lui dit Dastugue en dansant près de lui, t'as donc pas dérouillé, ce soir, grande p... ?

— Non ! répliqua Roby. Depuis que je t'ai quitté, avec Gérou, après dîner, je n'ai pas trouvé un seul « miché ». Peut-être que je trouverai ça au buffet de la gare: j'ai envie d'y aller prendre un verre après le bal, avec Cérou et Dupuy. Tu viens avec nous, vieux pote. D'ailleurs, tu es l'inséparable de Cérou...

— Entendu ! promit le grand Dastugue qui s'éloignait en tourbillonnant avec fougue.

Le dernier refrain

A l'issue du bal, les quatre compagnons se réunirent, en effet, pour aller au buffet de la gare. Chemin faisant, le « caïd » avisa un autre Brivois, l'ex-champion militaire de lutte, Bellivier, qui sortait également du bal. Dastugue et l'athlète s'entretinrent d'une prochaine réunion sportive, tandis que Dupuy, Cérou et Roby marchaient en avant.

— Alors quoi? s'écria Cérou à plusieurs reprises en s'adressant au chef de bande, tu viens ou tu ne viens pas?

Devant une grande affluence de curieux, le crime fut reconstitué sur le boulevard Marbeau, en présence de l'actif commissaire Jacquier qui dirigea habilement l'enquête.

ADMINISTRATION — RÉDACTION
ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VIe)
Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE
TELEPHONE : LITTRE 46-17
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

	6 mois	12 mois
France et Colonies	41 »	77 »
Etranger, Union postale	54 »	99 »
Etranger, Autres pays	64 »	119 »

Les règlements de compte et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

Pourquoi ce crime ?

Dix minutes plus tard, deux agents effectuant leur ronde vinrent à passer sur les lieux tragiques. Ils prirent pour un individu ivre-mort l'homme qui gisait devant eux. Mais ils se détrompèrent rapidement, reconnaissant alors dans la victime le roi de la pègre brivoise.

A quatre heures du matin, comme les agents, après avoir transporté le corps au commissariat, revenaient sur les lieux du crime pour essayer de retrouver quelque indice utile à l'enquête, deux silhouettes s'approchèrent également de la flaque sanglante marquant l'emplacement du crime.

...est tué...

Si c'est pour marcher comme une tortue, moi, je préfère rentrer me coucher!...

Pourquoi cette impatience de la part de Cérou ? Avait-il hâte que le lutteur s'éloignât et qu'ils ne fussent plus que tous quatre dans la solitude nocturne ? Quoi qu'il en fût, étant arrivé devant chez lui, Bellivier prit congé de Dastugue qui, rejoignant alors sa bande, proposa gaiement :

— Allons, les gars, on fait un chœur...

Et dans le calme de la nuit, l'écho du boulevard Marbeau retentit des quatre voix qui chantaient ensemble ce refrain :

Le plus beau de tous les tangos du [monde,
C'est celui que j'ai dansé dans tes [bras...

Soudain, comme les compères allaient chantant, une détonation brisa leur gaieté. Au même moment, Dastugue se ployait en deux comme un polichinelle vidé de son.

— Ça y est, la v..., s'écria-t-il, il m'a tué !

Un nouveau coup de feu déchira le silence tandis que le « caïd » s'écroulait. Le bruit de plusieurs hommes en fuite résonna sur le pavé sonore du boulevard Marbeau. Puis le silence régna autour du cadavre sanglant, étendu de tout son long, face contre le sol, en travers de la chaussée.

— Tiens ! remarqua l'un des policiers, voilà Cérou et Dupuy, que nous connaissons de longue date. Que faites-vous là, à une heure pareille, vous autres : n'auriez-vous pas quelque révélation à nous fournir quant au meurtre de votre acolyte Dastugue ?

Bien entendu, les deux noctambules se récrièrent qu'ils venaient de souper au buffet de la gare et qu'ils ignoraient tout du drame. Néanmoins, leur présence sur les lieux tragiques parut trop étrange pour ne pas être suspecte. Cérou et son compagnon furent emmenés au commissariat où ils furent soumis pendant plusieurs heures à un interrogatoire serré. Mais ils s'obstinèrent à nier qu'ils fussent au courant du moindre détail de l'affaire.

Toutefois, on ne tarda pas à recueillir deux témoignages importants qui permirent d'éclairer l'enquête. La première de ces dépositions fut fournie par le jeune Jean Espinassoux qui tremblait encore d'émotion.

— Comme je revenais du bal, dit-il, et que je me trouvais sur le boulevard Marbeau, je remarquai quatre silhouettes qui marchaient devant moi en chantant. Puis, brusquement, j'entendis claquer un coup de feu ; un des inconnus s'écroula en criant ; les trois autres s'enfuirent à toutes jambes. L'un de ces fugitifs passa devant moi. Il avait encore son revolver à la main...

L'autre témoignage fut celui du lutteur Bellivier. Il narra sa rencontre avec la victime et révéla les noms des compagnons de celle-ci. Aussi bien, Dupuy et Cérou furent gardés au commissariat et interrogés jusqu'à ce qu'ils aient enfin avoué que l'auteur du meurtre était Roby. D'ailleurs, Cérou ajouta que l'arme du crime lui appartenait, mais qu'elle lui avait été volée par l'assassin.

— Et pourquoi ? s'enquit alors le commissaire. Pour quel motif Dastugue fut-il abattu ?

— Ça, je n'en sais rien, répondirent tour à tour avec la même assurance les acolytes du meurtrier.

On eut beau s'efforcer de les faire parler davantage, de leur arracher le secret de l'énigme, ce fut en vain. Car, qu'elle soit de Brive ou d'ailleurs, la pègre est aussi jalouse de ses actes qu'elle est fidèle à l'invariable loi du silence.

Néanmoins, la discrétion de Cérou et de son compagnon ne leur assura pas la liberté. Bien au contraire, leur attitude réticente les fit considérer comme complices du meurtrier, et tous deux furent emprisonnés. La mésaventure n'était d'ailleurs pas nouvelle pour Dupuy qui, ayant naguère voulut tuer sa mère à coups de couteau et s'étant rebellé contre les policiers venus pour l'arrêter, avait alors été châtié de six mois de prison.

Cependant, les recherches effectuées pour retrouver Roby se poursuivaient

Le lutteur Bellivier savait avec quels compagnons la victime avait quitté le bal.

à Brive et dans la région, mais sans le moindre résultat. C'est de Bordeaux que devait parvenir la seule indication relative à la fuite de l'assassin. Quelques heures après le crime, celui-là s'était réfugié chez un de ses cousins girondins, auquel il avouait son forfait, en précisant que c'était pour lui avoir « soufflé » une femme que Dastugue avait été tué.

Depuis, Roby a de nouveau disparu, bien qu'il ait affirmé à son cousin son intention de se constituer prisonnier. En conséquence, le signalement et la photo du fugitif ont été transmis à toutes les polices de France. Il est donc probable que Roby ne sera pas longtemps à l'abri des recherches, ce qui permettra aux enquêteurs d'élucider le mystère qui ensanglanta le pavé de Brive.

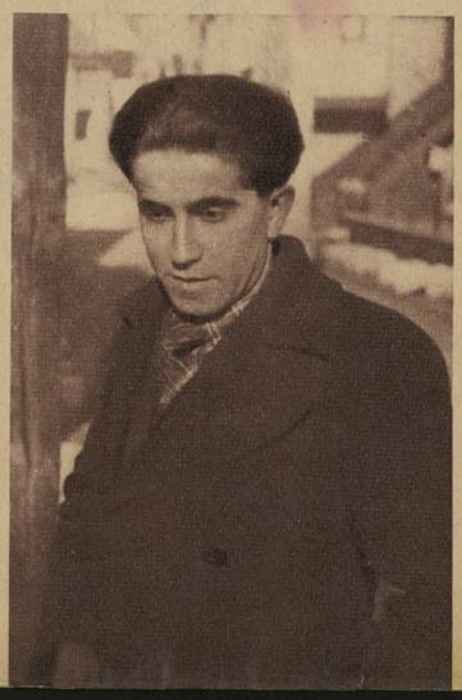
Du moins, on espère que l'arrestation du criminel sera suivie d'aveux complets.

Apprendra-t-on alors, contrairement à la vraisemblance, que Roby, le prostitué masculin, a exercé contre Dastugue ses représailles meurtrières par suite d'une trahison de femme ? On croit plutôt que, raillé, méprisé, maintes fois cinglé en public par les sarcasmes du « caïd » à cause de son homosexualité vénale, Roby a finalement assouvi sa rancune. Peut-être, même, le fit-il avec l'encouragement de Cérou, propriétaire de l'arme du crime, celui-la ayant été, naguère, le rival de la victime, dans les amours d'une fille volage.

Pour l'heure, les enquêteurs n'en sont encore qu'à « bâtir » des suppositions. Cependant, aucun d'entre eux ne désespère d'éclaircir prochainement l'énigme, malgré l'extrême difficulté qu'il y a toujours à déceler la vérité dans n'importe quel *milieu*.

André SANS.

M. Jean Espinassoux, seul témoin du drame, fournit une déclaration dont la police tira profit.



RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). **Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.**

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17e

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHE (8e)

CAR. 19-45

L'INFLUENCE PERSONNELLE. *Volume illustré :* **20 fr. LES FORCES MYSTÉRIEUSES** *(H. Frichet) :* **18 fr. - TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE,** *la science des vieux magiciens mise à la portée de tous (Pr Simard). Fort volume illustré :* **30 fr. - MANUEL DE L'AMOUR CONJUGAL** *(Dr Eynon). Illustré :* **14 fr. - L'ART D'AIMER** *(Dr Jaf). Illustré :* **14 fr. - AVANT, PENDANT, APRÈS** *(Dr Coufeynon). Illustré :* **12 fr.**

Chaque volume, accompagné du **Catalogue général** de livres rares et précieux, est expédié **franco** contre bon ou mt-poste adressé au **COMPTOIR DU LIVRE,** 18, r. du Mail, Paris-2e

Mme MAX Voyante, diplôme international. Tarots. Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9e. (Me Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

MERVEILLEUX est le Pendule au Bétafite à 50 % d'Uranium, fait découvrir tous trésors, détermine le sexe, les aliments ou médicaments qu'il vous faut, les nombres de chances. Prix 50 fr. Dem. livre : La Science du bonheur par l'utilisation des forces Radio-Actives, le magnétisme, l'hypnotisme. Prix 22 fr. 80 c. mandat. Catal. fco. **L'INITIATEUR, à Viesly (Nord).**

Gagnez au jeu : boule, roulette, courses, Lot. Nat. avec système infaillible Ecr. **J. Melchior,** 7, rue de Cléry, Paris-2e

Cette annonce n'est pas valable pour la Belgique

Collection
LE SCARABÉE D'OR

STANLEY GARDNER

PERRY MASON ET

L'ÉVÊQUE BÈGUE

Roman 13.50

POUR LA PUBLICITÉ

DANS

"DÉTECTIVE"

S'adresser à : **Mme H. DELLONG**

73, rue des Sts-Pères, PARIS

Tél. : LITTRÉ 07-50

TARIF : **la ligne : 16 fr.**
la page : 9.000 fr.

DETECTIVE

Directeur :
MARIUS LARIQUE

un homme est tué...

A BRIVE,

de petits souteneurs viennent d'abattre leur chef, le caïd, Marcel Dastugue

RIVALITÉ ?
RÈGLEMENT DE COMPTES ?